



Chants civils et religieux

Auguste Barbier

LIREGRATUITEMENT.COM

Chants civils et religieux

Auguste Barbier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chants civils et religieux

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

+ Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Coogle Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

Ouvrages du même auteur.

Satires dramatiques. — Pot-de-vin et Erostrate, 1 vol. in-8. ... 7 fr. 50 c.

LAMB|ft~It PlÀNTO— LAfcARB. 1 Vol. fe-l*. & ff. 90 C.

Imprimerie de H. Pouroier et Cie, 7 me Saint-Benoit.

AVANT-PROPOS

Ab Jovis principium, Musa» : Jovis omnia plena.

VIRGILS.

Ce qu'il y a eu d'admirable dans la poésie

antique, c'est qu'elle a presque toujours eu

un but général et religieux , en même temps

qu'elle songeait à plaire par la belle si m pli*

il AVANT-PROPOS.

cité des formes. Homère et Hésiode , Eschyle et Sophocle , Aristophane et Ménandre , et les lyriques comme Pindare et Alcée , tous ont appliqué leur génie soit au développement moral de l'homme, soit à l'exaltation des gloires de l'Olympe et des grandeurs de la cité. Les Romains en ce sens ont suivi l'exemple des Grecs. Virgile, Horace, Lucrèce , Lucain , Juvénal, les princes de la littérature, ont chanté l'agriculture , les héros de la patrie , les mystères de la nature des choses, ou stygmatisé les ridicules et les vices de leurs concitoyens. Rarement ils ont tourné

leurs regards sur eux - mêmes et se sont

AVANT-PROPOS. m

pris pour sujets de leurs chants : et encore , les élégiaques, comme Tibulle, ont-ils mêlé souvent à leurs soupirs d'amour Rome et les Dieux.

Chez les modernes, la poésie semble s'être concentrée davantage dans le cercle des émotions individuelles. La personnalité du poète est le pivot sur lequel roulent les trois grands actes de l'épopée du Dante.

Gela vient certainement du jeu plus important de la conscience, de la réflexion profonde et de l'examen de soi-même, inspirés aux hommes par le christianisme. L'a-

iv AVANT-PROPOS

analyse est devenue le vif besoin de l'intelligence, et en même temps qu'elle s'étendait avec la science aux choses extérieures , elle s'est naturellement appliquée aux sentiments de l'âme. De là est née la rêverie, production toute chrétienne et inconnue aux anciens; de là sont sortis saint Augustin et Pétrarque , les deux grands maîtres de l'analyse intérieure.

De notre temps la place du moi , si bien faite dans l'art par ces hommes illustres, est devenue plus large encore, trop peut-être. Elle s'est accrue, ce me semble, par

AVANT-PROPOS. v

le manque de foi , non-seulement aux choses religieuses, mais aux choses politiques. La philosophie du dernier siècle ayant ébranlé les croyances catholiques, et l'expérience fatale des révolutions ayant attiédi le coeur du citoyen , il en est résulté que l'individu n'a plus cru qu'à lui-même , à ses propres sensations, et qu'en se plaçant sur l'autel, il s'est encensé, divinité bonne ou mauvaise. Renouvelée de cette manière, la poésie de notre âge a poussé une gerbe de fleurs sublimes, mais quelquefois aussi d'une

énervante et délétère.

vj AVANT-PROPOS.

Loin de moi cependant la pensée de proscrire toute poésie ayant pour base la personnalité. Je sais quels services elle * rendus à la psychologie; combien elle a augmenté ses richesses , et ouvert des jours nouveaux et profonds dans son obscur domaine.

Tout ce qui tend à compléter le tableau de l'homme n'est pas inutile : en fait d'art et de sentiment il faut bien se garder d'être

exclusif. Seulement, ce qui est important peut être aujourd'hui, c'est de lutter contre la confusion des idées et le scepticisme des temps, en essayant de retrouver le sentiment général et religieux des

AVANT-PEOPOS. vii

anciens dans la poésie moderne , et en tournant au profit de la patrie et de l'humanité les beaux talents qui pourraient s'oser dans la contemplation orgueilleuse du moi/

Déjà les grands poètes du siècle de Louis XIV nous ont indiqué la voie. Attirés par le goût et l'amour du beau sur les traces des anciens, ils ont exercé leur génie en dehors du moi, et ont employé tout ce que le ciel leur a départi de brillantes facultés à la moralisation de l'homme et à la glorification de l'Etat, au point de

vin AVANT-PROPOS.

vue monarchique. Cette tradition n'est pas à dédaigner; et le point de vue changé , l'horizon plus vaste , la liberté admise, il est bon de continuer l'œuvre du dix-septième siècle , en l'agrandissant , s'il est possible. Et puis ce mouvement s'opère progressivement autour de nous dans la poésie européenne. Uhland par ses chants populaires, Miskiewicz par ses poèmes, Manzoni par ses hymnes et son roman des Fiancés , Mamiani par ses légendes nationales, le poète des chartistes et le tory Milnes, par leurs vers pour le peuple, tous débutants ou maîtres achevés, chacun suivant sa croyance et son

AVANT-PROPOS. ix

originalité, manifestent assez hautement cette tendance nouvelle. Enfin même parmi nous , la majeure partie de nos poètes éminents essaie cette transformation ; et plus d'un s'est avancé d'un pied ferme et glorieux sur le terrain de la poésie générale et religieuse.

Ainsi donc l'exemple et les traditions ne manquent ni dans le passé, ni dans le présent, et il semble que ce point de vue devienne plus clair de jour en jour. 11 ne s'agit plus seulement de rattacher au ciel l'individu, mais encore l'ensemble des êtres. Relier la cité, la nation, l'humanité, au Dieu

X AVANT-PROPOS

unique , comme les anciens le faisaient aux dieux du paganisme, tel est le but, ce me semble, vers lequel convergent les efforts de l'art moderne. Montrer la divinité dans le spectacle de la nature et dans le jeu des institutions civiles , faire partout sentir, avec les formes du beau, sa présence sur terre, telle est la tâche à laquelle il paraît utile aujourd'hui de s'appliquer; car peut-être est-ce un moyen d'amener les masses aux sentiments élevés et de diminuer le nombre des passions égoïstes et brutales. C'est donc dans ce dessein que , quittant les sentiers de la satire et les réalités fan-geuses de la rue, j'ai suivi

AVANT-PROPOS. xi

d'illustres modèles dans des routes inconnues à mes pas , et j'ai appelé les vers que je livre au public : Chants civils et religieux.

DE MA MERE

Il ne faut pas s'emplir la bouche et la poitrine

Uniquement d'air pur, Mais il faut aspirer aussi l'ame divine
Qui régit tous les corps parsemés dans l'azur .

C'est par un nœud divin que se tiennent les choses , C'est par
un joint sacré que les effets aux causes

Se rattachent dans l'univers , Et forment un grand tout des
éléments divers.

Le monde est contenu dans le sein d'un seul être Qui de tous
les côtés l'anime et le pénètre : .

Dans la nature et dans l'humanité A travers l'infini dés soleils
et des ombres , Dieu filtre et se déroule , ainsi que l'unité Se déve-
loppe dans les nombres.

Ah ! qu'il respire dans mes chants Comme il respire au sein de
l'aveugle matière ; Que son souffle immortel anime mes accents
Comme il échauffe aux cieux les globes de lumière !

Qu'il donne à mes élans pieux La beauté qui réside en son plus
mince ouvrage ; Et que son nom sacré, traversant chaque page ,
Porte dans tous les cœurs l'émoi religieux !

Lorsque l'homme animé d'une haleine immortelle S'élança
tout vivant du vaste sein de Dieu , L'objet qui le premier frappa
son œil en feu Fut le corps ravissant de la jeune Cybèle.

aa HYMNE

Le soleil sur son front aimait à resplendir , Les vents harmonieux baisaient sa chevelure , Et sa gorge embaumée était si blanche et pure , Que sentant naître en soi l'amoureuse nature , L'homme ouvrit les deux bras et voulut la saisir.

Mais elle recula devant l'étreinte avide , Et , comme en un désert , à l'aspect du chasseur , L'antilope à l'œil bleu s'enfuit d'un pied rapide , Elle perça des airs l'immense profondeur.

Et la voilà courant , bondissant dans l'espace ,

Laissant ses longs cheveux pendre au souffle du vent, Présentant au soleil ses deux seins pleins de grâce ,

Et découvrait à Vbaiaaam emporté g*r sa trace De sublimes tamtésà chaşue nMVenent.

« Arrête^ arrête-toi , divine créature !

Et tourne «urines yeux tes yeux calmes et deut; Gomme toi , je suis fils de la sainte nature, Je porte le non d'Jjomme et Je suis ttm époux. Dieu nous fit il'un pour l'autre , ô Vierge vagabonde! L'un par l'autre il voulut que nous fussions heureux ; Livre-moi donc sans peur ta poitrine féconde, Nous n'aurons pour témoins de notre amour, au monde, Que le flambeau du jour et la voûte des deux. »

2i HYMNE

Elle n'écoutait rien , et la parole humaine Tombait dans l'univers comme un bruit sans échos , Et bondissant toujours et sans reprendre haleine , Elle frappait les airs de ses pieds inégaux.

Cependant l'homme ardent , toujours à sa poursuite , Redoublait ses efforts comme un coursier sans frein : Déjà sur son

épaule il étendait la main, Quand, toute haletante et lasse de sa fuite , Elle se transforma d'un mouvement soudain.

L'homme alors vit la nuit s'abaisser et descendre Sur l'orbite effrayant d'un abîme profond , Sur un gouffre chargé de fumée et de cendre

Et résonnant de bruits étranges et sans nom : Là , l'éclair entrouvrit son aile flamboyante, Le tonnerre gonfla sa voix rauque et bruyante , Et des blocs de granit montèrent dans les airs ; Le soleil s'éteignit : les cieux furent couverts Des ruisseaux empourprés d'une lave bouillante.

A ce grand changement l'intrépide coureur

Se sentit pénétré d'une sainte terreur.

Une sueur glacée inonda son visage ,

Il frémit , et de l'air le précieux passage

Dans sa gorge un moment par l'effroi fut coupé.

Trois fois il s'approcha du volcan escarpé ,

Trois fois il recula \ puis reprenant courage , Il s'élança d'un bond au travers de Forage, Pour ressaisir encor le fantôme échappé.

Vain effort ! le volcan n'était plus ; à sa place , Les flots impétueux d'un océan sans fin

Lançaient leur blonde écume au firmament divin , Et reflétaient les cieux dans leur claire surface. Les vents s'y promenaient en troupeaux mugissant ; Et leurs pieds vagabonds creusant mainte crevasse, Laissaient voir au soleil , difformes et chan-

geâtes , Sous les plis onduleux de la liquide masse, Les grands corps écaillés de cent monstres nageant.

« O trompeuse déesse ! ô femme , tu m'abuses ! Cria-t-il à l'aspect du nouvel élément , Mais malgré tes détours et tes nombreuses ruses, Tu ne peux échapper à ton mortel amant.

Tu te caches en Tain sous une mer profonde :

Ah ! sous le voile épais de ton vêtement bleu , Je suivrai jusqu'au bout les volontés de Pieu ; Et pour te posséder , je traverserai Tonde Comme j'ai traversé les abîmes du feu. »

Il dit , et par les aéra laissant rouler sa plainte , Dans la mer mugissante il se plonge sans crainte , Et bat de ses deux mains tes flots tumultueux ;

Mais sous ses membres nus les vagues se durcissent , Leurs sommets blanchissans en longs poils se hérissent, L'océan prend un corps , un corps fauve et hideux : Ce n'est plus une mer qui fume et qui bouillonne , C'est un vaste animal , une ardente lionne Qui , le poitrail au vent , pousse des cris affreux.

merveilleux effet de la force divine Que l'homme , enfant du ciel , portait en sa poitrine ! sentiment du droit , ô pouvoir du cerveau !

L'homme semblait une ombre , une vaine apparence , Le monstre était énorme , et sous sa large peau Hurlait et bondissait en signe de défense ;

Et malgré son néant , l'homme ne craignit pas

De présenter le front à l'animal immense ,

Et seul , de le combattre armé de ses deux bras.

La lutte fut terrible et de longue durée ; Chacun y déploya tout le feu de son corps , Et tout ce qu'en naissant la puissance sacrée Mit dans ses reins charnus de musculeux ressorts. Mais , hélas ! dans les nœuds de l'étreinte serrée , L'homme plus d'une fois sentit l'ongle pesant Labourer le tissu de sa chair déchirée ; Plus d'une fois , hélas! les gouttes de son sang • En longs et noirs sillons tachèrent l'empyrée.

ao HiHNB

Enfin |# monatre est pria m\r* \$« to* nmwx \

Et les serrant su? lui ammm W* forte taafoe , Il lui fait , gueule ouvert» çt pauma» sang htfmm . Étendre comme un mort ses membres vigoureux.

Alors, près d'exhaler son âme redoutable , L'animal frappe l'air d'un soupir Unep&hto , Et tellement plaintif , que Je vwty-riwx Entrouvre g*g deux fera* ; et Cybète exptwtie Se dérouta à m pieds vaincue et géanauBte.

Terre aux larges flancs! à Tan» an vaste aeia ! D'où le ciel étoile voit d'un regard serein , Ainsi que le lait pur d'une mamelle imaaeBse ,

Couler eu milte jeta te flot de Vwmtom* !

Terre magnifique ! è Terne au vaste sein !

L'homme a fait ta eoaqujta , il est ton souverain , Ton magnanime époux , Ion vainqueur a* *oa maître ! Et tout ce que de beau peut renfermer tua être , Tout ce que ton grand corps, dan» ses flanc* caverneux, Enserre obscurément de muscles radieux , De

larges fibres d'or , de veines de porphyre ; Et tout ce que la face ,
en son charmant sourire Épanouit au ml de gâtage et de fraîcheurs
, Tes légère animaux , tes ondes et tas fleurs , Tout appartient à
l'homme et forme *m empire. Il est vrai que celui par lequel tout
respire , Et qui dans chaque chose infusa la douleur ,

Voulut que l'amoureux de ta jeune splendeur , L'homme at-
tendit longtemps le jour de ta défaite, Et chèrement payât sa
brillante conquête.

Hélas ! ce n'est qu'au prix de son sang répandu , Au prix de sa
sueur et d'un travail ardu , Au prix d'un dur combat , d'une lutte
infernale , Qu'il a vu s'incliner ta fierté virginale ; Mais , amante
superbe , il te possède enfin i Ses bras en te domptant touchent
au but divin. O Terre ! maintenant ne sois pas inhumaine ; Pour
faire à ton vainqueur oublier toute peine , De germes plus fé-
conds emplis tes vastes flancs , Et donne-lui sans peur d'innom-
brables enfans. Que ton corps de granit , dans toute sa courbure ,

Se couvre d'un manteau d'éternelle verdure ; Que les vents
printaniers , les humides zéphirs , Le tiennent constamment en
amoureux désirs ; Et que le prince ardent des voûtes éthérées ,
Pénétrant de ses feux tes entrailles sacrées , Nourrisse abondam-
ment en ton sein producteur Les germes déposés par ton heureux
vainqueur. * Terre , Terre féconde , enfante sans relâche , Et ,
joyeuse , toujours recommence ta tâche.

Pour ton royal époux ne te repose pas ; Sous tous les points du
ciel , et dans tous les climats, Comble-le des trésors de ta riche
nature :

Puisse-t-il à son tour ne point te faire injure , Et comme un
cœur lassé des plus nobles attraites ,

«4 HYMNE A LA TSRRE.

Puisse-t-il ne jamais payer tant de bieafeta Par l'orgueilleux
dédain de, tes gafteee sublime*. Et le lâche abandon de tes flauea
roagmamea i

HYMNE AU SOLEIL

Salut , puissant globe de feu Qui donnes aux mortels la lumière et
la vie ; Image la plus belle et la plus infinie De la gloire de Dieu ,

Brillant soleil , salut ! Nulle fête pompeuse

N'est comparable au spectacle divin

Que , sans jamais vieillir , ta face radieuse

Nous déroule chaque matin.

Aussitôt que l'aube vermeille Du monarque des airs annonce
te retour , Par les bois et les monts , et les mers , tout s'éveille : Et
la terre frissonne aux approches du jour.

Et le prince apparaît : d'abord son diadème Et ses rayons em-
preints d'une molle pMeur

AU SOLHIL. m

Puis, le sommet du front et la face dtauéme Dans toute ta
splqndeur.

Et le voilà qui monte et qui toujours s'avance , Plus rouge
qu'une meule au sortir du brasier , Semant l'Ame et la vie arec

magnificence Aux moindres élément* de l'univers entier.

Le voilà, du plus haut de la voûte profonde Gomme un jeune
chasseur qui prend un large essor ,

Perçant Falr et les bois , les montagnes et l'onde De mille
flèches d'or.

Et voilà qu'à l'instant nulle bruits retentissent Au sein des airs
, des plaines et des bois ; Tous les êtres vivans dans un concert
unissent Leurs sifilemens, leurs cris, leurs plaintes et leurs voix.

Et des seins haletans, des humides poitrines , S'épanche à flots
dorés une vaste clameur , Un torrent de soupirs et de notes di-
vines Qui rejaillit au ciel en hymne de bonheur.

Et le ciel bleu devient un grand temple sonore , Où , devant le
soleil comme un autel en feu ,

AU SOLBIL. U

La terre palpitante au souffle de l'aurore Bénit les bienfaits de
son Dieu.

spectacle sublime ! ô scène magnifique Inconnue aux enfans
de la triste cité , Et que l'herbe des monts et le chaume rustique
Contemplant tous les jours dans leur humilité !

concert merveilleux ! ô vaste symphonie,

Où le moindre habitant de la terre et du ciel ,

La mouche ou le ciron , a sa part d'harmonie

Et son rôle pieux dans l'hyrime universel !

Heureux l'homme qui peut Mini btai qw la plante , Que la vague des mers et Vafceftu dea valkme, Saluer le retour de l'aube* rougissante , Et chanter le soleil et ses premiers rayons !

Heurçux celui qui peut à cette source uwwwe Retremper son courage et puiser 4e l'espoir » Pour porter plus gaîraent le faix de l'existence, £f marcher sans fléchir jusqu'au tomber du soir!

Heureux l'homme surtout qu'aucun remords n'altère! Et qui peut s'écrier dans un pieux émoi :

AU SOLEIL

globe éblouissant, ô soleil de la terre, Mon cœur est aussi pur que toi !

HYMNE A LA NUIT

HYMNE A LA NUIT

O Nuit ! quB de choses siibUtttës Éclatent sur ton vaste sein , Et comme Dieu pare tes cimes Dans im magnifique dessein ! .

Souvent le jour , l'orbe solaire De clartés remplit trop nos yeux :

Il nous fait trop briller la terre , Toi , tu ne montres que les cieux.

La nuit , l'infinité des mondes Dévoile toutes ses splendeurs ; La nuit , les étoiles profondes Germent aux cieux comme des

fleurs La nuit , le ciel est un parterre Où mille lys éblouissants , Au souffle des vents caressons , Meuvent leurs tiges de lumière.

Et là , dans le calme et la paix , Tandis que des lueurs vermeilles ,

A LA NUIT

Comme de vivantes abeilles , Parcourent les divins bosquets ; Tandis qu'au travers de la plaine , D'autres lueurs au doux reflet Épanchent leur clarté sereine , Comme un brillant fleuve de lait , La lune , à l'horizon immense , Découvrant son front argenté , Paraît dans la magnificence De son exquise pureté.

Mais bientôt délaissant la terre , La terre aux ardentes rumeurs , Elle prend son vol solitaire Vers les scintillantes hauteurs :

Et comme uae vierge aévaïse Qui cherche -de paisibles tieux, On la ¥8k fô»gtmps dans àm oiaoc Fouler l'acè

Quel doux&Lat., fuel feu «harattwt!

Bien que l'âme de notre monde , Le soleil à la tôle blonde, Ait déserté le firmament ; Que loin de lui la terre nage Dans les flots de l'obscurité , La douce lune au blanc visage Nous rappelle encor sa beauté.

Oui , son beau disque nous retrace Les lueurs de l'astre enflammé ,

A LA NUIT

Comme une amoureuse avec grâce Porte en son cœur l'objet aimé.

Et moi , dont le regard contemple La sublime et sainte pâleur ,
Moi , qui voudrais à sou exemple Tenir un peu du grand moteur ,
Je dis : Mon âme , fais comme elle , Sois le reflet harmonieux De
cette splendeur éternelle Qui reluit par-delà les cieux.

HYMNE A LA MER

HYMNE A LA MER

Chantons les vastes llets ! tous les bardes du rasade

Ont chanté les flots gracieux ; Car c'est du sein brillant de la
vague profonde Que sort chaque matin leur prince radieux ;

Lorsque étalant dans l'air leur chevelure blonde , Ses coursiers
aux pieds d'or s'élancent dans les cieux.

Chantons les vastes flots ! leur cristal magnifique

Est le splendide et pur miroir Où , depuis le repos de la nature
antique, Le sublime Uranus aime le mieux se voir ; Et dans lequel
le Dieu terrible ou pacifique eint son calme d'azur ou son grand
courroux noir.

Chantons les vastes flots ! c'est l'éternelle image

De la divine liberté.

Ils viennent d'aussi loin que l'aigle ou le nuage , Ils s'en vont
aussi loin que le vent indompté ;

Et rien ne les enchaîne en leur course sauvage , Sur le vert océan , immense , illimité.

Chantons les vastes flots ! au lieu d'amollir l'âme ,

Ils la retrempent dans leur sel.

Le cœur lavé par eux ne garde rien d'infâme , Il a la pureté du cristal immortel ; Le danger met dans l'homme une céleste flamme , Le rend brave et meilleur , et le ramène au ciel.

Chantons les vastes flots ! leur abîme sonore

Retient captifs tous ses échos.

Nul secret de leur sein jamais ne s'évapore ; On peut leur confier ses chagrins et ses maux ,

*8 HYMNE A LA MER

Dire le nom qu'on hait et celui qu'on adore,

Sans que nul vous trahisse: — aimons, chantons les îlots.

Oui, tous, chantons les îlots J des vagues verdoyâmes

L'amour .est sorti glorieux. ")

L'Éternel* «n «réant les {daines ondoyantes , En fit une ceinture au globe motttueuK , Non point pour séparer les nations distantes , Mais pour unir la ieroc et les hommes entr'eus.

Le ciel a ses splendeurs et ses gloires sans nombre , Son jour éblouissant et sa grande nuit sombre ; L'océan , son écume et ses fortes rumeurs , Et la terre , ses monts aux sublimes fraîcheurs.

Les monts , les vastes monts ! ah ! ces masses tranquilles
Valent bien que parfois l'homme sorte des villes , Pour reposer
son œil sur leurs flancs spacieux , Et pour qu'en les voyant esca-
lader les cieux , D'un semblable désir il se prenne et s'enflamme ,
Et son corps s'élevant , s'élève aussi son âme.

C'est au faite des monts que les rois des forets , Les sapins té-
nébreux et les cèdres épais, Comme font les vautours avec leur
grande serre , Enfoncent bien avant leurs racines en terre ; Tan-
dis que leurs fronts noirs, d'un élan mtrtuel S'élancent hardiment
à la voûte du ciel , Sans crainte que la serpe ou que la hache
humaine

Osent déshonorer leur parure hautaine.

C'est au faite des monte que les enfants de l'air , Les nuages
semés dans les champs de f éther Viennent mettre au repos leurs
légions flottantes ; C'est là que renversant leurs urnes bouillon-
nantes Au bruit tumultueux de la foudre et. des vents , A travers
les rochers «t les sapins mouvants , En torrents écumeux as font
pleuvoir les ondes , Et forment les grands lits des rivières pro-
fondes Qui vont d'un cours paisible et d'un flot argenté, Porter
aux champs la vie et la fécondité.

C'est au faite des monts que l'aigle est à son aise , Et que , sans
peur qu'un trait sur ses plumes ne pèse, Dans l'azur infini na-
geant de tout côté ,

Elle monte , elle monte en pleine liberté.

Là , dans le cercle ardent d'un horizon immense ,

La fraîche solitude et le morne silence

Lui donnent des transports aux humains inconnus ;

Les appétits grossiers ne la tourmentent plus :

Elle est calme , et son œil planant sur toutes choses ,

Semble aller radieux jusqu'à l'auteur des causes.

Enfin c'est sur les monts que l'on reconnaît Dieu ;

C'est là qu'on trouve encorsa trace en traits de feu, Et que , remontant vite aux premiers jours du monde, L'esprit voit reflasher la terre vagabonde.

Quel spectacle imposant, immense et merveilleux , Que tout ce vaste* amas de sommets sourcilleux , De dômes caverneux et d'aiguilles de pierre,

Les marbres, les granits, le schiste et le calcaire, Les ossements du globe en pleine fusion, Et l'antique matière à large et gros bouillon, Mugissant, comme au fond d'une cuve brûlante, S'enfle et baisse à grand bruit la poix noire et fumante,

Quel spectacle sublime, et quels enseignements !

D'abord ce n'est qu'un choc d'étranges éléments, Un sombre pêle-mêle, une bataille impure, Et l'élan convulsif d'une aveugle nature Qui, pleine de ferments et de germes divers, A besoin d'enfanter, et, de ses flancs ouverts, Sans souci de leur but et de leurs alliances, Pousse dans tous les sens des milliers de puissances. D'abord de lourds essais et d'informes produits,

Des êtres ébauchés et gauchement ooagtrttts, De noirs accouplements de choses immstmeoses Essayant d'arriver à des

formes heureuses, Et ne pouvant jamais ; et les destruettoſſ Sans
eſſe retombant ſur les créations.

Tel dans l'antique fiable étoit ce vieux Saturne,

Du ténébreux chaos ſouverain taciturne, Saturne, destructeur
de l'œuvre de ſes flancs, Émettant de ſon ſein d'innombrables
«nians, Et toujours dévorant d'une faim infernale Les produits
imparfaits de ſa flamme brutale» Et pourtant ces élans, ces
mwistraeux efforts Ne ſent pas l'ouvre ugpiir d'un Tita&iux Mas
fols, Mais l'ef&tduſe main i*tttlMgeHte et ſage

Qui pour un noble but façonne un grand ouvrage. Le feu ſ'eſt
concentré : l'un ſur l'autre entaſſés Les monts durcis, au ciel
lèvent leurs fronts glacés ; La grande eau qui couvrit quelque
temps leur ſurface S'évapore dans l'air, ou dans leurs creux
ſ'amasse, Et fait de vatteſ mers où mille germes chauds En-
fantent des milliers de flottants animaux.

Sur les rocs les lichens et les mouſſes légères S'étendent : par-
deſſus ſ'enlacent les fougères, Puis croiſſent les palmiers, les
cèdres chevelus , Et les chênes peſants aux grands rameaux tor-
dus. Autour des larges troncs et ſous les hautes herbes, Gliffent
les anneaux d'or des reptiles ſuperbes ; Sur C3S corps imparfaits,
onduleux et rampants,

S'élèvent d'autres corps , plus complets et puiffants,

L'éléphant monſtrueux , l'hippopotame énorme ,

L'épais rhinocéros et le bison informe,

Et tout l'ardent troupeau des agiles brouteurs ,

Les chevreuils bondiffants et les daims voyageurs.

Comme un soupir d'amour, un hymne de tendresse,
La verdure naissante envoie avec ivresse,
De son sein frémissant à la voûte des cieux ,
Les volages oiseaux en chœur mélodieux.
Enfin, dernier produit de la féconde terre,
L'être humain apparaît , sublime mammifère !
L'homme droit comme un cèdre, et tournant vers le ciel
Les rayons enflammés d'un regard immortel ; L'homme au
front noble et haut porteur de la pensée ,
L'homme dominateur de la fange insensée :
Et l'œuvre est achevée , et ce dernier chaînon Unit le créateur
à la création , Et le plan merveilleux de l'architecte immense Est
compris par le cœur et par l'intelligence.
Oh ! que celui qui doute encor de ton pouvoir ,
O mon Dieu ! que celui qui ne sait pas te voir
Dans l'ordre somptueux de sa propre structure,
Et dans le bel émail de la douce verdure;
mon Dieu ! que celui qui méconnaît ton bras
Au pays des sapins aille porter ses pas.
Qu'il arrive au sommet des pics les plus sauvages

Qu'il suspende son corps au-dessus des nuages , Et là , comme l'oiseau qui plane sur les meirts, S'il est doué d'une âme, alors, à pleins poumons, Il chantera le Dieu de la terre et de l'onde , Le sublime ouvrier, l'ordonnateur en monde , Celui qui , d'une haleine et d'un clignement d'yeux, Fait monter l'océan jusqu'au parvis des cieux , Et qui sait , quand il veut, de ses mains frémissantes Secouer comme un van les montagnes pesantes.

De même que les vastes sphères , Les orbes éclatants qui roulent dans les cieux, Ne seraient bientôt plus que de stériles pierres , Des monceaux de rochers sans chaleur et sans feux,

Si la puissante main qui créa la lumière Éteignait tout à coup la flamme nourricière Du soleil radieux ;

De même ôtez la Liberté du monde, Et le monde, privé de vie et de flambeau , N'est plus qu'un noir sépulcre, un immense tombeau Où l'être languira dans un sommeil immonde ,

Comme l'esclave au fond d'un ignoble caveau.

Liberté , Liberté! fontaine de la vie , Source du mouvement qui n'est jamais tarie ,

Et qui coules sans fin des profondeurs du ciel , Étlier pur et sacré ! la terre tout entière , Depuis l'être penseur jusqu'au grain de poussière , Aspire après tes effluves de miel !

Écoutez la rumeur bruyante , L'éternelle rumeur de ses flancs sans repos ; Les germes enfermés sous l'argile pesante Percent les murs épais de leurs étroits cachots , Les vermisseaux captifs déchirent leurs cellules , L'air comprimé par l'eau s'échappe en mille bulles, La fleur de ses bourgeons coupe les verts réseaux , Et l'animal caché sous une peau grossière

Enfonce avec lé front le venttê 4e sa «ne»; Enfin , teut oe qui
vit sot ve gléfee agifté ,

Tout tend à rejeter Je tissa qui le \$tae, A déchirer son lange , à
seooooer sfe «tafett , Pour atteindre d'un bond et boire d'une ha-
leine L'air de la Liberté.

O divin élément , <ô parfum préférable Aux phis douces
odeurs , au phis suave encens ! Parfom que l'aubépine et la fleur
de l'érable N'égale pas aux jours les plus doux du printemps ,
Viens inonder la terre , et comme une imite pure , Baigner dans
tous les sens son immense courbure ;

Jamais, pour recevoir l'épanchement sacré, Son sein vaste et
fécond ne fut mieux préparé.

Ah! du nord au midi, du couchant à l'aurore,

C'est toi qu'elle désire et c'est toi qu'elle implore,

C'est toi qu'elle demande à tous les vents du ciel, C'est pour toi
, nuit et jour , qu'elle veille et soupire , C'est pour toi qu'elle
pleure et pour toi qu'elle expire, Toi, son rêve éternel.

Liberté , Liberté ! que ton souffle de flamme

Soit le souffle d'amour qui passe dans les airs,

Quand le Printemps renaît, et lorsque sa grande âme Fait'cou-
ler par torrents la neige des hivers!

Liberté , Liberté ! «que .ta brûlante haleine Ressemble aux jets
divins du splendide soleil, Lorsque l'astre, montant à l'orient ver-
meil, Couvre de mille £euw la mentagne «et la gitane J

Que tout ce que la terre en ses flancs convulsifs Roule de vœux ardents, d'espérances hautaines, Que tout ce qu'elle y tient d'amours pures et vaines, D'élancements restreints et de désirs captifs ,

A ton souffle fécond , à tes chaleurs nouvelles , Sente renaître en soi des courages plus vifs, Et parte avec des ailes.

Que toute créature , excepté le méchant ,

Ne trouve point d'obstacle à son divin penchant ,

Et selon sa nature et selon son caprice,

De cent mille façons croisse et s'épanouisse ;

Et, pareil à l'étoile ou la comète en feu

Que nulle main n'arrête à travers le ciel bleu ,

Aux champs de l'infini que tout monte et jouisse

Des ivresses de Dieu !

toi qui , dès l'instant où notre divin père Eut jeté par milliers les hommes sur la terre , Pourchassas rudement le troupeau des humains , Et vers le sol ingrat leur inclinassent les reins ;

Toi qu'a souvent maudit la commune souffrance ,

Toi qui feras longtemps soupirer notre engeance,

Travail, pesante loi, dure nécessité ,

Sous ta verge de fer, sous ton bras indompté,

Tu peux courber le liront des enfants de ce monde!

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer immonde ,

Que tu sois du péché l'éternel châtiment,

Ou la condition même du mouvement ,

Je ne chercherai pas à sonder le mystère ,

Et je te reconnais, puissance salutaire!

Sans toi l'homme, ce roi de la création,

Sur les fiers éléments n'aurait point d'action. Sans toi le globe noir, tournoyant dans l'espace, Ne roulerait encor qu'une effroyable masse, Une boule d'argile en proie aux végétaux, Sur laquelle, luttant avec l'air et les eaux , L'homme succomberait , trop faible et petit être , Aux forces dont il est devenu le seul maître. Mais par toi la pensée est reine, et l'univers Est vaillamment sondé dans ses replis divers; La nature aime l'homme et chaque jour lui donne Les fleurs et les fruits d'or de sa verte couronne ; Elle fait pour sa lèvre, avec un doigt divin, Saigner la grappe mûre et couler le bon vin ; Elle nourrit son corps d'une substance saine ,

Rend ses membres nerveux, facile son haleine,

Et fait bondir ses pas sur le sol agité ,

Comme les pieds du daim par les vents emporté.

Puis c'est avec toi seul qu'au sein des grandes villes,

Le malheureux échappe aux tentations viles,

Et vers l'éternel bien suit à pas continus

Le sentier odorant des modestes vertus ;

Enfin , c'est avec toi que l'homme , sans bassesse ,

Monte au faite brillant de la grande richesse,

Et qu'il peut aspirer en toute sûreté

L'air puissant de la gloire et de la liberté.

Sois donc béni , Travail ! à ta volonté sainte ,

Dieu ! je me soumets sans regret et sans plainte ;

Et jusques au moment où la face des eieux

Sous un long crêpe noir fuira devant mes yeux ; Jusqu'au jour
où la mort me glacera la veine, Je resterai debout, et toujours en
halgine; Comme le bœuf rustique au robuste poitrail , J'inclinerai
mon front sous le joug du travail.

Ainsi , lorsque Le jour renaît avec la brise, Lorsqu'ouvrant sur
les monts son aile humide et grise,

Le matin chante à l'homme et sonne aux animaux Le moment
du réveil et l'heure des travaux , Le bœuf sort de l'étable et vient
tendre la tête Au joug accoutumé que le bouvier apprête ;

88 hymne:

Puis le muffle en avant et les jarrets tendus, Il entre à pas
égaux dans les sillons fendus; A mesure qu'il marche et que , sui-
vant l'ornière; Le soc péniblement met la glèbe en poussière , On
entend l'air siffler dans le creux de ses flancs , La bave mousse et
flotte à ses naseaux brûlants , Il sue , et l'aiguillon augmente sa
souffrance : Mais sa peine n'est point vaine et sans récompense :
Le labeur de ses pieds n'est point labeur perdu , Car sitôt que le
soir au repos l'a rendu , Sous son muffle écumant l'onde coule

plus fraîche , L'herbe semble plus douce à sa peau rude et sèche,
Le sainfoin à sa bouche apporte plus d'odeur , Et la terre par lui
fendue avec ardeur ,

Aspirant dans les airs une force nouvelle, Regonfle son beau
sein , et sa brune mamelle, Sur les doux animaux et sur l'humani-
té Répandra des trésors de vie et de beauté.

HYMNE A LA VIGNE

HYMNE A LA VIGNE

Enfant chéri de la France, ma mère, Plante aux reins tortueux,
à la feuille angulaire,

Que le soleil caresse avec amour, Ne laisse point tarir ta sève
salutaire;

Vigne ! nourris-toi des parfums de la terre , Et bois avidement
les feux brûlants du jour.

Tu n'as plus, il est vrai, les fêtes magnifiques

Dont jadis t'honorait la belle antiquité ,

Les hymnes délirants , les danses impudiques ,

Et les bonds du thyrsé effronté ; Les pampres couleur d'or, aux
grands jours de l'automne , Ne sont plus arrachés à tes'souples
rameaux ,

Et , sur le front des dieux ruraux , Ne se Go»jtosufBEnt plus
en épaissie couronna. Pour les lynx mouchetés et les fiers léo-
pards , Tu n'es plus un sujet die b^taitfe sanglante ;

A LA VIGNE. *t

On ne voit plus le jais de ta grappe écornante Couler sur les
seins nus d'une jeune bacchante Expirante d'amour sur des
pampres épars ; ISI tu n'inspires plus de menades sauvages,

Et troublant leurs sombres cerveaux , Tu ne vas plus semant
les monts et les rivages De cadavres humains et de chairs en lam-
beaux : Plus de culte effrayant, plus de folle prêtresse,

Plus de mystères redoutés , Plus de temples fameux ; les dieux
morts de la Grèce Avec eux au tombeau les ont tous emportés.

Et pourtant sur la terre, ô Vigne étincelante! Tu refleuris encor
comme aux jours révolus :

Tout meurtrier qu'il est du beau corps de Bftchufi,

Le temps n'a point tari dans ta veine brûlante La bienfaisante
humeur qui coulait à grand flux. En vain il a jeté tout l'olympé en
ruines, Ravi les dieux de l'homme à l'immortalité ,

En toi son bras a respecté L'œuvre de la nature et de ses mains
divines : Et ton cep verdoyant aux vivaces racines, Comme un
drapeau vainqueur dans le monde est resté, Et , chaque année
encore , au déclin de l'été ,

Devant tes grappes purpurines Se courbe avec transport l'heu-
reuse humanité.

Oui, lorsque le soleil encor plein de lumière

A LA. VIGNE

Du signe de la Vierge éloigne ses rayons , Quand septembre
moins chaud commence sa carrière, Partout où pend la vigne en
sublimes festons , Un spectacle charmant se découvre à la terre.

Au sein des champs, au flanc des monts, Comme un essaim
doré de bruyantes abeilles, Se répandent à flots de joyeux compa-
gnons ;

Et du pied de toutes lestreilles , Bu fronton verdoyant de
toutes les maisons , S'élèvent jusqu'au ciel des milliers de chan-
sons. Tandis qu'au haut des ceps les jeunes gens folâtres

Font pleuvoir les raisins bleuâtres , Les filles au-dessous
tendent leurs tabliers , Ou pliant sous le poids des forts et lourds
paniers

Remontent de la plaine en joyeuse phalange,

Et vont répandre la vendange Dans le flanc odorant deà
énormes caviars.

Là, les bruns vigneron, dans leur enceinte immense, En che-
mise , et les bras appuyés sur les reins , Comme de gais danseurs
s'agitent en cadence , Et sous leurs pieds sanglante font crier les
raisins. Les enfants autoûrd'eûx , troupe vive et hardie , Désireux
de toucher , avides de tout voir , Se haussent pour atteindre an
sommet du pressoir Et les foulectfs riant de leur douce forie,
Leur barbouillent le front avec un peu de lie. On jase , on chante ,
on rit , les airs sont enivrés : De la cuve le vin jaillit à flots dorés ,

A L4 VİÇ&E. g*

Et c'^acu» 4P prendre WW coupe ; Mais avant de goûter le nectar prépieux , Le père du hameau , le pbjs rieu* de la tpoupe , S'écrie eu élevant son yen\$ dans J\$s ciejix : Bénissons Dieu , mes fils ; à lui La goutte jnèjre ! Car c'est lui s&ul , e nfanjs , qui féconde la terre , Et qui verse aux mortels , avec les flots du vin, La santé vigoureuse et l'oubli du chagrin.

Non , tu n'as rien perdu de ton empire , Vigne généreuse à l'éclat séducteur , Toujours avec élan , toujours avec ardejir, Après ton fruit divin le genre humain soupire !

Toujours à ton aspect l'enfant et le vieillard Sentent d'un feu plus vif rayonner leur regard ;

Le cœur de la veuve plaintive Chante , et son œil s'emplit d'une larme furtive. Toujours à ton aspect le poète engourdi Voit s'éveiller en lui la verve sommeillante , Et parvient , au doux feu de la grappe brillante, A ranimer l'essor de son rythme hardi.

Toujours un peu de ta liqueur vermeille Inspire du courage au guerrier de la veille , Et , sur le pont brumeux du navire mouvant ,

Réchauffe le cœur et la tête Du pauvre matelot battu par la tempête ,

Et tout glacé par la pluie et le vent.

A LA VIGNE

Non, non, rien n'est changé, ta puissance est la même; Seulement , aux grands jours de ta fête suprême , Et lorsque la vendange en

bruyantes clameurs A proclamé ton culte et tes divins honneurs,

On a remplacé le délire Qui du vainqueur de l'Inde ensanglantait l'autel , Par une aimable joie , un doux éclat de rire , Et des remerciements au seul prince du ciel.

Enfant chéri de la France , ma mère ,

Plante aux reins tortueux , à la feuille angulaire,

Que le soleil caresse avec amour ,

10) HYMNE A LA VIGNE.

Ne laisse point tarir ta sève salubre ;

Vigne ! Bénéficie-toi des parfums de la fécondité ,

Et bois avidement les feux brûlés du jour.

HYMNE AU FROMENT

Rien n'est beau sur la terre en spectacles féconde Comme le déploiement d'une campagne blonde , D'une plaine sans fin toute jaune d'épis Que les feux du soleil ont longuement mûris.

Des grands arbres , des monts ou des nuages sombres Les vents capricieux y promènent les ombres , Et font , comme les eaux d'un océan mouvant, Onduler à longs plis sous leur souffle vivant La chevelure d'or de notre mère antique.

Quelque chose de saint , de grand , de magnifique , Comme un suave encens s'élève des guérets.

La noire profondeur des immenses forêts, La hauteur des sapins , la majesté des chênes ,
Peuvent au cœur de l'homme en ses courses lointaines Porter rémotion d'un pieux sentiment :

Mais nul arbre pompeux clans son accroissement

Ne saurait l'émouvoir d'une façon plus belle Que l'aspect ondoyant d'une gerbe nouvelle

AU FROMENT. N°1

Que l'épi tout inclina et courbe par son poids. C'est que les empereurs, les monarques des bois, Sont les fruits spontanés de la seule nature , Tandis que la moisson, plus frêle créature, Est l'oeuvre de la terre et du labeur humain ; Et Dieu sait quel labeur ! Ah ! pour avoir le pain Dieu sait combien à l'homme il a fallu de peines ! Combien l'humble habitant des vallons et des plaines A pâti sur la dure , et dans chaque saison D'abondantes sueurs inondé le sillon !

Combien de fois courbé sur sa lourde charrue , L'aiguillon à la main et la jante tendue, Dans le champ des aïeux ouvert en mille sens, Il a suivi le pas de ses bœufs mugissants !

Combien il a cherché de sublimes ordures Pour refermer du sol les larges déchirures, Et, lorsque de ses mains, dans le flanc maternel, La terre eut recueilli le semen immortel , Combien son âme encore éprouva de souffrance , Combien d'inquiétude et combien d'espérance!

Hélas! plus d'une fois, le soir en se couchant, Il a prié le ciel dans un penser touchant D'épargner à la plante à peine hors de terre Des matins rigoureux l'haleine délétère , Et de lui mesurer , en des termes égaux , La pluie et le soleil à flots calmes et chauds.

Plus d'une fois , le jour , en voyant les nuages Dans leurs flancs
violets balancer les orages,

AU FROMENT. t<)9

Son front tout orgueilleux de l'enfant du sillon Est devenu
soudain plus noir que l'horizon ; Et, ployant les genoux sur la
terre brûlante, Il a prié les vents à l'haleine puissante '

D'emporter au-delà de ses champs menacés La trombe meur-
trière et les gréions glacés.

Enfin , plus il a vu la moisson sainte et pure Grandir et se do-
rer aux mains de là nature , • Plus il a prié Dieu qu'il-eût la liberté
De couper le blé mûr dans toute sa beauté :

Et son cœur palpitant et son sein en haleine N'ont retrouvé de
calme et d'allure sereine Que le jour où le grain est allé sans
malheur

Royalement s'étendre au grenier protecteur.

1*0 HtMNE

Le blé , le par froment , c'est là moelle de l'homme , C'est l'ali-
ment qui fait tout son pouvoir : en somme , Ce n'est rien qu'on
brin d'herbe , un flexible toyati Que le moindre zéphir et que le
moindre oiseau Dans leur fol passager peuvent courber à terre :
Mais ce fragile épi plus frêle que le verre Est le pilier sublime et
plein.de fermeté Sur qui repose , hélas ! toute l'humanité.

Ah ! que semblable au vol dû vautour des montagnes

Qui descend à grands bruits sur les vertes campagnes, L'orage
au flanc lugubre, aux deux ailes en feux , S'abatte tout d'un coup

sur les blés somptueux ;

AU FftOUBNT. m

Qu'un vent âpre et cruel tombé d'un ciel avare # Fende la terre sèche et', rendant Tonde rare , Épuise dans son sein les glands sucs nourriciers Et fasse dépérir les javelle* sur pieds ; Ou que l'affreuse guerre, indomptable cavale, Échappée aux horreurs de la nuit infernale, Sans brides et sans mors , sous ses sabots d'airain Broyé à coups redoublés le froment souverain ; Et l'on verra bientôt d'une façon hautaine Le noir désordre entrer dans la famille humaine, La barbarie antique, ainsi qu'aux jours mauvais, Ramener le tableau des atroces forfaits ; La terreur apparaître et traîner après elle Des lâches passions la koitteuse séquelle ,

Les excès de la force et le mépris des lois , Le pillage aux cent bras et l'émeute aux cent voix. Puis la pâle famine aux dents longues et minces, Hurlante , parcourra l'état et ses provinces ,

Et la mort attachée à ses pas désastreux , La grande travailleuse aux yeux vides et creux, Sous son immense faux fera tomber les hommes Plus vite qu'on ne voit, dans les champs où nous sommes , Sous le fer recourbé des braves moissonneurs, Tomber la gerbe mûre et les timides fleurs.

O Dieu conservateur , ô Dieu de la nature!

Toi qui sais tout le mal que déjà l'homme endure ,

AU FROMENT

Et comme il se fatigue à vivre pauvrement ,

Épargne-nous toujours ce sombre événement !

Préserve nos cités, énormes habitacles,

Du retour désolant de semblables spectacles,

Et sans cesse pourvois par de nouveaux bienfaits

A ce que le froment ne nous manque jamais.

Fais-le croître au sommet des monts les plus arides ,

Dans le creux des vallons , dans les plaines humides ,

Dans les îles , partout : de ta puissante main

Épands à larges flots le magnifique grain ;

Comme un riche semeur jette-le sans mesure,

Sans crainte que son jet épuise la nature,

Et que le globe entier se plaigne en ses élans

De voir trop d'épis d'or lui hérissier les flancs :

lu

Car il en faut , hélas! à tant d'être» au merde. Il en faut au pasteur de la terre féconde, Au commerçant avide, au maria vagabond , Au penseur isolé qui travaille du front , Au valeureux solda* qpi défend la patrie, Au prêtre infirme et vieux qui confesse et qui prie , Aux enfants de la veuve , à l'indigent manchot , Et même au mallaiteur au fond de son eacbot.

Tous les hommes ont droit à la terrestre man&e, Tous, quel que soit le rang où le sort les e#B£amge Leur labeur élevé , leur

rôle infime et ba>, Et leur sombre destin roulé jusqu'au trépas ,
Tous ont un droit égal aux champs de la nature, A leur morceau
de pain, tœur part de nourriture;

AU FROMENT

Aussi bien que l'oiseau que tu nourris dans l'air Et le poisson
muet aux gouffres de la mer, Aussi bien que le tigre et les biches
peureuses Au sein des grands déserts et des forêts ombreuses :
Car tous sont les rameaux pleins de vitalité De l'arbre verdoyant
qu'on nomme humanité.

Et cet arbre est, grand Dieu, la plus belle semence Qui soit
tombée un jour de ton giron immense.

Châtres , Août 1839.

Tout s'engendre ici-bas par un ordre fatal

De l'élément le plus contraire :

La vie est de la mort la fille nécessaire , Et le bien sort vivant
des entrailles du mal.

Les cadavres humains enfouis dans la terre

Font germer l'herbe de son sein ; Le retentissement du sau-
vage tonnerre Rend le fond de l'azur plus pur et plus serein ;
L'extrême peur souvent est mère du courage ; Du despotisme
naît la jeune liberté , Et des désirs impurs de la brutalité , T^a
sainteté du mariage.

Ainsi , lorsque du sol les premiers habitants ,

Géants à poitrines velues , Virent d'un œil surpris passer les femmes nues Sous les chênes épais dont ils mangeaient les glands,

Il se fit dans leur être un mouvement étrange ,

Un grand frisson s'empara d'eux , Leur cœur battit plus fort, et , sur leur lit de fange , Ils poussèrent au ciel des cris tumultueux.

Puis les reins échauffés de flammes inconnues , Et quittant leur repas sous les arbres profonds , Ils se ruèrent tous, comme de forts lions , Après les femmes éperdues.

Mais bientôt leur ardeur amena les débats

Et la dispute meurtrière ,

Vingt pour une étaient trop : soudain vole la pierre,

Et des bâtons nouveaux résonne le fracas.

tn HYMNE

Le sang humain jaillit , la terre , la broussaille

Rougissent sous ses flots épais; Enfin le faible cède , et fuyant la bataille , Il va cacher sa honte au plus noir des forêts ; Tandis que le vainqueur bondissant de luxure, Ivre , et sa belle proie entre ses bras poudreux , Fuit et court avec elle au fond d'un antre creux Apaiser l'ardente nature.

Alors , commence alors l'oeuvre de pureté*

Gomme une onde fraîche et limpide, Goutte à goutte tombant sur la pierre stupide , Finit par triompher de sa rigidité ;

Comme le chaud baiser d'une légère flamme

Fond et résout les durs métaux , De même la douceur des regards de la femme Dompte les nerfs de l'homme et ses esprits brutaux
Devant son front charmant il s'incline , il se trame, La force s'humilie aux pieds de la beauté :

Et le lien puissant de la paternité

Auprès d'elle à jamais l'enchaîne.

Hyménée! hyménée ! union des humains ,

O première amitié du monde !

Que de biens ici-bas ta volupté féconde A versés sans mesure
et comme à pleines mains !

t^ HYMNE

Par toi l'homme sorti du vil troupeau des bêtes

A reconquis son noble rang ; Par toi la barbarie a fui de ses retraites
Emportant avec soi l'infâme amour du sang ; Par toi les nations ont pris place sur terre ,
Et sous le doigt de Dieu la sainte humanité, Comme un fleuve paisible et plein de majesté ,
A recouvert toute la sphère.

Et maintenant tu fais le charme des états

Et leur appui le plus solide :

Partout où ton feu brille et ta grâce réside Le labeur est facile
aux graves magistrats.

L'ordre règne partout : sous les toits domestiques ,

Comme une belle trame d'or , D'âge en âge , à travers les familles antiques ,
Des sublimes vertus circule le trésor.

Du ravissant amour tu prolonges la flamme , Et tes chastes transports savent seuls enfanter Tout le bonheur que l'homme ici-bas peut goûter ,

Sans encourir reproche et blâme.

Heureux qui , sur le seuil de la virilité ,

Aux plus beaux jours de sa nature ,

Dans les fleurs de la ville a choisi la plus pure

Afin d'en respirer la grâce et la beauté !

It.

t»6 HYMNE

Hetuotse aussi la vierge et en eorp* e* de l'âme

Qui porte à son prooier amww Un cœur ^ui n'a brûlé que d'uae seule flamme > Des yeux qui n'ont eneor réfléchi que le jour ! L'un et l'autre Us verront sur leur belle existence Descendre les faveurs et les grâces du ciel , Et la sérénité de sa coupe de miel

Verser siw eux toute l'essence !

Ils ne seront jamais, obligés de s'aimer

Dans la solitude et dans l'ombre , Et comme le coupable, avec un voile sombre, De recouvrir la flamme âpre à les consumer.

AU KÀRUGË. 1*7

Ils n'auront point recours à des ruses honteuses

Afin de se voir un moment , Et ne compteront pas leurs caresses peureuses Comme celui que l'or visite rarement.

Et quand la volupté dans son ivresse sainte A tous deux leur mettra le cœur contre le cœur , Ils ne mangeront pas les fruits d'or du bonheur

Avec la cendre de la crainte.

Non , non , ils s'aimeront à la face des cieax

Et pourront partout se le dire ; Et les hommes témoins de leur chaste délire Applaudiront partout à leurs transports pieux

Car ils seront pareils à deux flûtes aimables ,

Deux flûtes au son pur et clair , Et qui , pleines du vent de deux bouches semblables , Toujours divinement redisent le même air :

Et qui les entendra sera rempli d'ivresse, Et les tristes vieillards qui les rencontreront Oublieront leurs vieux ans et se verront au front

Reluire les jours de jeunesse.

favoris du ciel , ô jeunes gens heureux !

De bonne heure aimez l'hyménée ; Ne jetez point la fleur de votre matinée Aux vents de la débauche et des plaisirs honteux.

De bonne heure allumez le pur flambeau des noces ,

De bonne heure allez à l'autel , Non poussés par Fauteur des actions féroces , L'argent , le vil argent et son appât mortel , Mais

guidés par l'amour et la céleste envie De ne point fouler seul les
pierres du chemin , D'avoir une compagne et de donner enfin

De beaux enfants à la patrie.

Allez , car de la vie il est doux , il est beau

De faire en s'aimant le voyage , Et dans ce dur trajet , ce long
pèlerinage , De porter à deux mains le pénible fardeau.

ttt HYMLNI AU MARIAGE.

Il est doux y il est beau de monter la CQIUae

Ensemble et le bras sur le b*as ; Il est doux y il est beau ,
lorsque le joui? décline v De la descendre ensemble et de dormir
au bas» Comme ces yieux époux, aux tranqume& figuies , Que
Fou voit cote à côte et se donnant la main», Dormir d'un si bon
œœui> et d'un front si serein Sur les antiques sépultures.

Quand tous les saints autels qu'on encense sur terre Tour à
tour s'en iraient jusqu'à la moindre pierre Joncher le vaste sol de
leurs débris fumants , Il en est un pourtant dont la base
imppsante

Résistera toujours à Faction constante

Des passions de l'homme et des siècles changeants.

C'est toi, sublime table , autel de la famille, Où la loi primitive
éternellement brille D'un radieux éclat , d'un splendide rayon ;
Toi que Dieu construisit avec magnificence Le jour , le jour fa-
meux où sa toute-puissance De l'homme et de la femme eut
conçu l'union !

Hélas ! depuis l'instant où la terre féconde A tracé par les airs
sa courbe vagabonde ,

Et roulé son grand corps dans les plaines du temps, Ta face a
vu passer bien dès sombres orages , Et bien des coups de foudre
émanés des nuages De leurs jaunes éclairs ont sillonné tes flancs.

Souvent le vil torrent des passions obscures Est venu de ses
flots couvrir les flammes pures Qu'allumaient sur ton front de
paisibles humains ; Souvent les fruits dorés de Foffrande céleste
Ont été renversés de ton sommet agreste , Par l'envie implacable
et ses sanglantes mains.

Souvent l'atroce guerre, en ses courses brutales,

A frappé ton pavé de ses dures sandales,

Et, prenant aux cheveux un vieillard gémissant,

Elle a courbé ses reins sur l'angle de ta pierre,

Et, sous le fer aigu, la lance meurtrière,

Comme le sang d'un bœuf fait couler son vieux sang.

Puis mille fois la peste et sa sœur la famine , Ont tout autour
de toi promené la ruine , Entassé les douleurs et les corps en
monceaux ; Et mille fois, hélas! les pâles multitudes Ont livré tes
flancs nus , au sein des solitudes , Aux outrages impurs des im-
mondes pourceaux.

Enfin du globe entier la ténébreuse masse A changé mille fois
de posture et de face ; La terre a chancelé comme un homme in-
sensé ; L'océan jusqu'au ciel a jeté ses tempêtes; Les nations se

sont défaites et refaites ; Les races ont péri , les dieux même ont passé ;

Mais toi seul es resté , debout , inébranlable ,

Plus ferme qu'au milieu de leurs plaines de sable

Les éternels tombeaux des puissants Pharaons ,

Plus ferme que les rocs du superbe Caucase ,

Et plus solide enfin que ne l'est sur sa base Le grand Himalaya dominateur des monts.

Ah ! certes, ta structure est une œuvre divine. Certainement c'est Dieu qui planta ta racine Si fort avant sous terre, et c'est sa large naaim Qui tailla dans le vif tes pierre* immortelles, Les mit Tune sur l'autre , et les unit entre elles Par un ciment plus fort que le ciment romain.

Frères, rassurez- vous, frères, prenez courage; Non , tout n'est pas perdu , non , par le grand orage

A LA FAMILLE. tfft

Qui menace aujotucd'hiu la planète de port, Tout n'est pas emporté par la barque en dérive; Et dans l'omhre et les vents une lumière vive Comme un phare sauveur peut vous montrer le port.

Rassurez- vous , il est dans la chaleur ardente Qui brûle de nos jours la terre palpitante, Un pilier à l'abri duquel on peut s'asseoir , Un sanctuaire ombreux , un refuge tranquille Où le calme de l'âme et le bonheur facile Peuvent vous rafraîchir comme les vents du soir.

En vain l'œil rutilant, et la face rougie, Les nymphes du plaisir
et les dieux de l'orgie , Hurleront , bondiront autour du saint au-
tel : Avant que son sommet ne s'écroule et ne tombe , Les pieds
froids des danseurs descendront dans la tombe, Et leurs cris
monstrueux se perdront sous le ciel.

En vain les charlatans de l'auguste pensée , Sophistes et rhé-
teurs , de leur langue insensée Viendront contre sa base appli-
quer le marteau : La pierre inaltérable et plus forte et plus dure
Ebrèchera leur langue , et de leur langue impure Mettra comme
un haillon le sophisme en lambeau

Rapprochons-nous donc tous du monument sublime: D'un
élan mutuel, d'un concert unanime, Alimentons sur lui le foyer
de l'amour :

Le feu qui tant de fois sembla près de s'éteindre , Doit renaître
plus vif et peut-être se teindre D'aussi pures couleurs que les
rayons du jour.

Jadis, au temps jadis, l'inexorable père Du sang de ses enfants
pouvait rougir la terre : Aujourd'hui l'amitié remplace le bour-
reau. Le père également partage sa fortune,

MI EYHNB

Et la mère, sans choix et d'une amour commune, Allait également ses enfants au berceau.

Que la blanche concorde et la pure innocence, La vénération ,
la sainte obéissance , Entourent nuit et jour l'autel chéri des
cieux, Et que,, sous le giron de ces vierges charmantes, Les
peuples réunis en phalanges aimantes , Des fruits d'or de la paix
couvrent son front pieux.

Et la flamme luira splendtàe, et la fumée, Qui tourbillonnera
vers la voûte embaumée,

Sera, comme l'encens au flocon argenté, Le parfum le plus
doux que , dans sa paix profonde, Le Dieu conservateur de la
masse du monde Reçoive de la terre et de l'humanité.

CHANT DU POÈTE

La puissance peut dire : à l'œuvre, statuaire ,

A l'œuvre , peintres et chanteurs !

Et le bouillant sculpteur entamera fa pierre , Et le peintre ravi
mêlera les couleurs ,

Et le chanteur divin excitant son délire ,

Laissera déborder sa lyre ; Et des flots d'harmonie enivreront
les cœurs.

Que leur importe Tordre ? un tyran sur son trône ,

Une pourpre pleine d'éclats, Les multiples reflets de For de la
couronne, Des courtisans penchés et des flots de soldats : Tout
cela n'est-il pas un sujet de peinture, Aussi beau que l'aspect de la
verte nature, Et que le mouvement d'un grand peuple, en été, A
travers la poussière et la mitraille dure

Reconquérant sa liberté?

Que leur importe l'ordre? aux yeux du statuaire, Pour l'amant
de la forme et des contours de feu , Le tyran est un homme , et le

tailleur de pierre Peut du corps d'un Néron tirer le corps d'un Dieu : Et puis, le chœur léger des belles mélodies,

Troupe éthérée, au vol capricieux, Peut au sein d'un palais sonore et spacieux

Déployer ses ailes hardies Aussi bien que sous Tare de la voûte des cieux.

Mais le Poète, non : nul autre que lui-même

N'a puissance sur lui dans le vaste univers :

Il est roi de son art et l'arbitre suprême

De sa verve émouvante et de ses pur» concert».

Four qu'il chante, il faut que soi» âme Ait à sa bouche d'or dicté l'arrêt de flattane, Et permis d'éclater en sublimée clameur» :

Car dans te» saints transports dont elle est possédée, Elle n'abonde pas rien qu'en sons et couleurs , *

Mais elle roule aussi l'idée A travers le torrent de ses rythmes vainqueurs.

DG POETE. ftfll

Et l'idée ici-bas n'est pas chose légère ,

Une vaine couleur , un éclair fugitif,

Un son» insaisissable , une odeur passagère ,

Un souffle inoffensif.

L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre , Les rayons du soleil ou les feux du tonnerre ; L'idée est un torrent qui renverse et meurtrit ; L'idée est un vent chaud qui féconde et mûrit ;

L'idée élève ou déshonore, Vous jette dans la fange ou sur un piédestal ;

L'idée enfin est un pouvoir fatal Qui dans le fond de l'âme et son gouffre sonore, Comme un prisme éclatant s'imprègne et se colore

Des reflets du bien ou du mal.

Ainsi donc le Poète au cri plein de puissance , A la face brûlante , au grand cœur agité ,

Est enfant de la conscience , Et comme tel encor fils de la liberté.

Oui , le Poète est libre : ô philosophes blêmes , Ténébreux constructeurs de mondes incomplets, Essayez de le prendre en vos étroits systèmes

Comme l'oiseau dans les filets !

Et pareil au sultan des plaines éternelles , Pareil à l'aigle altier , il étendra les ailes ,

Et dans l'azur des deux emportera vos rets.

Oui, le Poète est libre : ô puissances du monde ! Tyrans, rois ou tribuns, enchaînez son essor , Plongez-le dans la nuit d'une geôle profonde Et brisez dans ses mains sa plume, son trésor ; Et le fier prisonnier, de ses deux lèvres d'or , Épanchera sur vous le

fiel de la vengeance, Couvrira de mépris votre immonde puissance, Et devant l'écbafaud chantera votre mort.

Oui , le Poète est libre : et son âme princière

Pour domaine a l'i m m e n s i t é.

Du réel au possible il passe à volonté, Se plonge obscurément au sein de la matière, Ou se réfugiant dans le pur idéal, Comme en sen élément et dans son air natal r

Il en parcourt la sphère entière.

Oui, le Poète est libre : et jusques au tombeau , Il ne connaît en fait de lois supérieures Que les lois émanant des célestes demeures,

Celles du bien, celles du beau ; Et son front souverain, dans la course divine

Où l'entraînent partout ses-deux ailes de feu, Son front paré d'éclairs ne se courbe et s'incline Que devant la grandeur de Dieu.

HYMNE A L'AMITIÉ

HYMNE A L'AMITIÉ

HotfftefGf | heureux qui, dans la tfe, A, dès les premiers pas, trouvé petir compagnon Un homme à l'esprit juste, au eœor honnête et bon, Sans génie oppressif et plein de modestie f

Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,

Du vrai beau sait jouir en être intelligent,

Et toujours calme, aimable, en tous temps, à toute heure,

Aux jours mauvais à vos côtés demeure, Solide comme une ancre et pur comme l'argent.

Ah ! de l'arbre odorant de la verte jeunesse Il est doux avec lui de goûter les fraîcheurs,* Il est doux de plonger avec lui dans l'ivresse, D'être sage avec lui quand revient la sagesse,

Et par les bois, les prés en fleurs, En secret avec lui , plein de folles ardeurs, De dénouer parfois les divines ceintures

À L'AMITIÉ

Des filles d'Apollon aux voix tendres et pures.

Il est vrai que le ciel n'est pas toujours serein,

Que nul beau jour ne finit sans tempêtes, Que la neige des ans et le vent du chagrin

Tôt ou tard passent sur nos têtes.

Mais las ! quelles que soient les' rigueurs du destin Et les longues douleurs de l'âge inévitable, Dans ce monde souvent si triste , est heureux De vieillir côte à côte et surtout d'être deux

Contre le mal inexplicable.

163 HYMNE A L'AMITIÉ.

O charmante et belle amitié, Sœur des nobles vertus, fille de la pitié, Sainte union des cœurs, amour pur et sans voile, Feu paisible et constant, douce feteur d'étoile Qui chauffe sans brûlure et pour l'éternité !

Oh ! sans toi tous les bien» sort peu digne» «Teav»,

Gloire, fortune et liberté , Ne sont que tes accès d'une courte
Mie Les rêves creoji d'un sommeil agité: Et l'homme assurément
jamais n'aurait tenté De boire jusqu'au fend le vase de la vie, Si
Dieu de ton miel pour ne Tarait pas frotté.

HYMNE A LA FRANCE

HYMNE A LA FRANCE

belle France ! ô noble enfant du ciel, Chère patrie, ô tendre et
bonne mère !

Toi qui n'as point ta pareille sur terre, Toi dont le nom est plus
doux que le miel,

Jusqu'au moment où doit fuir l'existence Sois notre amour et
l'objet de nos chants ; Répétons tous en chœur ces mots touchans
Dieu protège la France !

Du plus beau lys l'éclatante blancheur N'égale pas celle de ta
figure ; A pleines mains, sur ton front, la nature A répandu la
grâce et la fraîcheur.

Dans tes ymix blet» brille l'intelligence, Et la gaiété, de ses rubis
en feux.

Divin bandeau, couronne tes cheveux :

Dieu protège la France t

A LA FfittfCE. m

Comme une reine, au milieu de deux mers, Assise en paix sur
un trou immobile, Ton regard fier et noblement tranquille Plane

de là sur le vaste univers.

A tes genoux le vent de l'abondance Roule à flots d'or les
épaisses moissons v La vigne en fleurs te rît sous ses lestons :

Dieu protège la France!

Dieu t'a donné Ja gloire des combats, Dieu t'a donné la palme
des batailles,

Et le sang pur de tes chaudes entrailles Incessamment enfante
des soldats.

Ton cœur ardent est sensible à l'offense, Au noir courroux
prompt à s'abandonner, 11 est aussi prompt à tout pardonner :

Dieu protège la France !

O belle France, aux traits doux et chéris !

Puissent jamais les discordes civiles Ne faire entendre au mi-
lieu de tes villes Le bruit honteux des canons ennemis!

Entre tes bras puisse ton peuple immense , Dans le travail et
dans l'amour des lois,

A LA FRANCE

Couler en paix des jours libres et droits !

Dieu protège la France !

Puisse ton coeur, au vent de charité Toujours s'ouvrir, et ta
noble poitrine Brûler des feux d'une pitié divine Pour tous les

maux de notre humanité !

Puisse la fleur d'éternelle jouvence, La bonne foi, la vertu de l'honneur, Sur ton beau sein conserver sa splendeur !

Dieu protège la France !

170 HYMNE A LA FEANCE.

Et toi, grand Dieu ! toi qui, du haut des deux. De l'univers tiens en main la fortune, Sur ton enfant notre mère commune Avec amour daigne jeter les yeux.

Dans l'avenir fais toujours qu'elle avance Grande parmi les grandes nations , Et qu'à genoux toujours nous répétions ; Dieu protège la France !

CHANT DE VICTOIRE

CHANT DE VICTOIRE

Les canons ont fermé leurs gueules meurtrières, La brèche ouverte a vu tomber ses défenseurs, Et, sur les murs croulans le drapeau des vainqueurs Flotte au bruit du tambour et des trompes guerrières.

La ville est emportée, honneur au Dieu vivant ! Gloire, gloire au pays, gloire à son jeune sang ! Les Français ont vengé leurs frères.

Maintenant, que les chants succèdent aux combats, Que tous les cœurs serrés s'élargissent d'ivresse, Que le vent jette au loin la poudre des combats, Et que le vieil Atlas tressaille d'allégresse : La paix, la douce paix s'élance sur nos pas.

Ah! nous ne venons point déshonorer les Elfes* Et jeter nos bras nus sur leu* pudique

DE VICTOIRE. IT

Insulter les vieillards, disperser les familles, Et chercher For à la pointe du fer.

Non, aetis m venons point renverser te* mataîlkft, Sapor les hautes tour»* déraciner te» forts, Et pso&ûant da pM le champ de» fnftévaîlk»

De leurs linceuls poudreux dépouiller les vieux morts.

Nous n<wseuttM»airnié»poi un* eau* bw&iaiev

Pour aMr i'MbOtr du sang, Pour tarir, rîl se put, cette instantevin* Dans le cœur âpre en «tard* PÂfrfeai* briteat*

Nous voulons que chaque homme ait du respect pour l'homme , Que l'homme, pur reflet d'un Dieu puissant et bon, Ne soit pas au marché Tendu comme un mouton : Nous voulons qu'on l'honore et non pas qu'on l'assomme Comme un bœuf mugissant qui meurt sous le" bâton.

Nous voulons que la mort même soit sans outrage. Plus de meurtre hideux, plus de Cabyle errant,

Comme un chacal au cri sauvage, Flairant les ôrps tombés au plus fort du carnage, Et mutilant le chef du soldât empirant.

DE VICTOIRE. m

sainte humanité! pour toi nos mains rapides Enverraient jusqu'au ciel d'innombrables boulets ! Pour toi nous franchirions mille zones torrides, Et nous irions au fond de ses gouffres livides Arracher à Vulcain ses plus ardents secrets !

Allons, soldats enivrés par la poudre, Artilleurs aux canons encor vibrants et chauds, Cavaliers aux pieds sûrs et prompts comme la foudre, Et vous, fiers grenadiers, intrépides faisceaux

Que la mort même a grand' peine à dissoudre, Allons, la brèche est faite, entrons à larges flots.

Là vont se terminer le» sanglantes misères, Les marches, les travaux ; là, tout prend une fia. Là, nous prierons le Dieu des combats et <\$ed guerre* Pour notre général et four ceux de nos frères Qui sont tombés sur le chemin.

En avant, en avant 1 ah ! la conquête est belle! Les grands tigres rayés, les fauves léopard»,

Courent le flâne percé d'une balle mortelle : Pour le vaste désert ils quittent les remparts, Et leurs troupes hurlants, tumultueux, épars, Laissent aux fils des Francs une gloire éternelle.

DE VICTOIRE

Entrons, entrons vainqueurs dans l'antique cité.

Sonnez, clairons, sonnez, trompettes, Et vous, bruyants tambours, sous les noires baguettes Roulez un chant d'orgueil et de mâle gaîté !

Entrons vainqueurs dans la cité.

Il est beau d'envahir une terre nouvelle .

Il est beau de soumettre un pays indompté, Lorsqu'au milieu
des rangs marche l'humanité* Et quand tout cavalier au pom-
meau de la selle

Porte avec soi la liberté.

Novembre 1837.

HYMNE A LA CANDEUR

RTMlfE A LA CANDEUR.

J'ai vu, dans le jardfr ptemura** cfe te «ww, Que l'âme art»
perg miet^ Pâme Maaeto et rfaeèr* Était celle à çw Dieu faisait le
mieux savoir

L«* asyrtift» secret* de mi éitm pouvoir,

Et comprendre le mieux le sens de la nature; Que le front de
l'enfance insouciante et pure Était le front divin où les plaisirs
brillants Versaient le plus de grâce et de rayons charmants, Et
sur qui le chagrin, dans son passage immonde, Laissait le moins
de trace et de marque profonde. J'ai vu que, dans la vie et dans
les embarras De notre marche au sein des choses, d'ici-bas, Sans
peine, sans sueur, sans cris et sans audace, Le cœur honnête et
droit se faisait toujours place, Et toujours arrivait au terme désiré
Plutôt que l'esprit fourbe et le crime assuré. Enfin devant la mort
et sur l'heure dernière, J'ai vu, mieux que tout autre, aux feux de
la lumière,

A LA CANDEUU 185

L'œil du juste se clôt avec sérénité
Et ma voix «'est émue et mon âme a chanté :
Simplicité du cœur, que vous êtes aimable !
Comme avec vous la vie est chose supportable,
Et comme sans encombre et sans honteux remord
Son flot limpide et doux vous entraîne à la mort !
Tout ce que vous touchez, comme aux mains du génie
Se pare et se revêt d'une grâce infinie,
Car vous êtes vraiment de l'essence du beau,
Et comme un doux reflet de l'image d'en haut.
Lumière d'innocence, ô perle de sagesse
Mille fois préférable à la vaine richesse ,
Que j'envie ardemment votre heureux possesseur !
Mais que je plains aussi, que je plains de bon cœur
IST HYMNE A LA CANDEUR.
Celui qui, vous ayant une fois obtenue,
Pour ne plu* vous ravoit, hélas! vous a perdue l

HYMNE A LA CHARITE

Chère Aile du Christ, aimante Charité, O toi, qu'en retournant à la divinité Le doux Galiléen laissa sur cette terre Afin de réparer le grand mal du calvaire !

Ne t'épouvante pas de la rigueur des temps, Des mots injurieux, des rires insultants Que tu rencontreras sur bien des lèvres viles ; Habite parmi nous, dans nos champs, dans nos villes, Fais retentir ta voix et découvre à nos yeux L'éclat modeste et doux de ton front gracieux. Nous avons tant besoin pour nos corps et nos âmes De tes baumes exquis et de tes purs dictâmes ! Hélas ! plus que jamais orgueil et volupté, Infectant tous les rangs de la société, Jettent sur le pavé de nos pkoes publiques Des flots de mendiants et d'ardents faméliques» Plus que jamais le dur égoïsme, des eœurs Eteint les purs élans et glace les ardeurs.

A LA CHARITÉ. m

Plus que jamais on voit Je puMfcs m avare

Dans s* morgue ûisotente et sa comte barfeate,

Passer insoucieux et sans tartre la main

Au pauvre enfeat tout nu qui meurt sur son chemin.

Plus que jamais, aussi, l'envie injuste et vaine

Chez le peuple excitant les serpents 4e la haine,

Décharge sa colère an front de l'innocent,

Et fait avec douleur couler son noble sang,

sœur de l'Espérance, ô vertu surhumaine,
Des chrétiennes vertus ô toi la plus chrétienne,
Charité, Charité, femme au rouge manteau,
Redouble de pitié pour l'immense troupeau
Qui chemine en ce monde à travers tant d'alarmes !
Songe à toute douleur, n'oublie aucunes larmes,

Quel que soit le visage et quels que soient les lieux, Passe indifféremment ta main sur tous les yeux, Sur le seuil des palais comme au fond des chaumières Répète incessamment aux hommes qu'ils sont frères, Qu'ils sont tous ici-bas faits pour se secourir, Et non pour s'opprimer, et non pour se haïr.

Enfin dans tous les coeurs verse tes pures flammes A. grands flots, et surtout fais que les tendres âmes Qui se pénétreront de tes douces chaleurs, Dispensent humblement leurs aimables faveurs.- Ton père, tu le sais, eut une âme discrète; Il ne s'en allait point sonnante de la trompette, Et tirant par le monde éclat et vanité Des heureux qu'il faisait : mais sa sainte bonté

A LA CHARITÉ

Portait de nobles fruits, comme une vigne active Qui, livrant ses raisins au bras qui la cultive, Se prépare sans bruit et sans vaine façon A redonner encor du fruit dans la saison.

Jeunes gens, jeunes gens que la vieillesse envie

Et qu'elle voit passer devant ses tristes yeux,

Le visage empourpré des roses de la vie

Et l'œil illuminé de la splendeur des deux ;

198 Cil A NT

Vous que la vie emporte au milieu de l'espace Comme un fier
étalon, comme un coursier sans freins, Que l'obstacle aiguillonne
et que rien n'embarrasse Dans les champs entr'ouverts à ses pas
souverains ;

Que la force du sang qui bouillonne en la veine Entraîne avec
transport aux amoureux combats, Et qu'elle mène aussi, la tête
haute et vaine, Contempler sans frayeur la face du trépas ;

Jeunes gens, jeunes gens, ah ! que votre jeunesse

Ne vous inspire pas des discours méprisants Pour les cheveux
blanchis où la sombre vieillesse Amasse à flots épais ses
brouillards malfaisants.

Ne nous regardez pas, dans votre course agile, Comme des
termes froids dont l'impuissant orgueil Couvre le sol poudreux
d'une charge inutile, Et de tous les chemins embarrasse le seuil.

Ne nous regardez pas comme branches inertes, Comme ra-
meaux noircis par les souffles du nord, Comme branches sans
sève et déparant les vertes, Ou comme des fruits mûrs pour tom-
ber dans la mort.

Songez, ô jeunes gens, que votre force extrême A la pâle lan-
gueur fera place à son tour, Et que vers le moment de ce déclin
suprême Vos pieds tumultueux vous mènent chaque jour ;

100 CHANT

Que votre noble corps, votre fière stature Se ploîra comme un arc sous le poignet du temps, Et que, comme l'hiver argenté la verdure, Vos cheveux blanchiront sous la neige des ans ;

Que votre main si bonne à tenir une lame, Votre genou si ferme à dompter les chevaux, Votre bras si rapide à saisir une femme, Votre langue si vive à formuler des mots ;

Tout se détraquera sous la rouille de l'âge, Tout insensiblement jouera mal, et le corps Ne se remuera plus que comme un vieux rouage Dont les siècles auront engourdi les ressorts.

Alors dans ce déclin de la force hautaine,

Dans cet abaissement de la chair et des os,

Dans ces derniers éclats de la pensée humaine.

Dans ce penchant rapide à l'éternel repos ;

Les seuls enivresments de l'âme en décadence, Les seuls rayonnements au milieu des brouillards, Les seuls parfums encor ranimant l'existence Seront l'humble respect et les pieux égards.

Le respect, le respect, ô jeunesse superbe!

Accorde-le sans peine à tous les fronts chenus ! La vénération dans l'âme d'un imberbe Est, avec la franchise, une grâce de plus.

CHAUT

Ne refuse jamais le peu que te demandent Des êtres chancelants
dont les cercueils sont près Honore-les afin que les deux te le
rendent Au jour où tu verras poindre les noirs cyprès.

Et nous, graves vieillards, patriarches des villes, Monuments
respectés par les vagues du temps, Que son courant oublie, et
que, comme des îles, Son flot à découvert laisse quelques instants
;

Nous qui, longtemps battus par les sombres orages, Et long-
temps égarés sur la mer des vivants, A force de périls, à force de
naufrages, Avons appris, hélas ! à connaître les vents ;

Nous en la main de qui la grande expérience A déposé sa
lampe à la douce clarté, Et qui, dans les écueils nombreux de
l'existence Marchons avec lenteur, mais avec sûreté ;

N'abusons pas des biens de la sainte sagesse, N abusons pas
des dons du savoir merveilleux; Et dans le gai troupeau de la folle
jeunesse Ne portons pas des fronts ridés et soucieux,

Des visages armés de sévères paroles,

Des cerveaux tout remplis d'orgueilleuses raisons ;

Pensons à nos beaux ans, à nos passions folles, Aux jours de la
vendange et des chaudes moissons.

Ah ! pour elle au contraire ayons des yeux de pères ; Aimons à
la reprendre et non pas à l'aigrir : De nos saines clartés, de nos
pures lumières, Pour elle illuminons le champ de l'avenir.

Laissons-la pas à pas se mettre à notre place
Dans les rangs de l'armée, aux conseils de l'État
Devant elle sachons nous enfuir
avec grâce , Gomme la nuit devant le soleil plein d'éclat.

Toutefois, en quittant les combats et l'arène, En remettant le
ceste à des bras plus vaillants, Gardons-nous que l'ennui honteusement
ne traîne Au sein des vils plaisirs l'honneur de nos vieux
ans.

Tant que nous le pourrons, vivons par la pensée : Jusqu'au
dernier soupir, jusqu'au seuil du tombeau, Que notre intelligence
avec fruit exercée Augmente ses trésors, apprenne du nouveau.

Enfin, lorsque pour nous l'heure de la retraite Sonnera triste-
ment au noir cadran des deux, Lorsque Dieu nous dira que notre
course est faite Et qu'il nous faut aller rejoindre nos aïeux ;

De ce monde mouvant, de ce monde éphémère, Détachons-
nous sans bruit, sans regret et sans fiel, Comme un fruit doux et
mûr, et qui, tombant sur terre Bénit le sol natal et l'arbre
paternel.

HYMNE A LA MORT

HYMNE A LA MORT

Je chanterai la mort, la mort inexorable, Non pas avec l'accent
d'une voix lamentable

Et sur un mode injurieux; Mais je la chanterai d'une noble
manière,

Gomme on chante au matin la divine lumière Qui finit la nuit
sombre et colore les cieux.

O Mort ! pas un seul être en l'univers immense N'éprouve de la joie à ton sinistre aspect ; L'aigle gémit comme le roitelet, Le lion tremble, et ranimai <fà pense Sent la frayeur blanchir son visage inquiet : Et pourtant ici-bas ta lugubre présence Est un inef-fable bienfait.

Quelle vieille nourrice et quelle bonne mère,

A LA MOftT. itl

Endorment mieux qtte toi les douleur* de l'enfant > Quel médecin meilleur, sur une plaie amère Verse une huile plus douce, un baume plus calmant ? Quelle tranchante épée et quelle forte laftve Comme toi rompent tous les noeuds Qu'autour du flanc des malheureux Serrent la tyrannie et la misère infâme ?

Lorsque nos vains désire se sont bien combattes, C'est ta main oui finit la lutte douloureuse, Et, quand des passions le flux et le reflux Nous a plus agités qu'une barque écameose, C'est toi qui, dominant la mer tumultueuse.,

Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre,

Souvent la vie à Pacte humain

Accorde un pouvoir souverain, Une force qui met en mouvement la terre :

Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère : Comme un sculpteur sublime et plein de gravité, Elle complète l'oeuvre et donne la beauté.

Oui, tout ce que l'on fait avec la mort eu face Porte le sceau divin qui jamais ne s'efface ;

A LA MORT

Le flot du dévouement, la source du vrai beau, Ne coule largement qu'au pied du noir tombeau ; Et le cri qui tomba des hauteurs de Solyme, Le cri du juste mort sur la croix étendu, Est et sera toujours le cri le plus sublime Que l'univers ait entendu.

Ah ! nous avons bien tort, antique souveraine, O Mort ! de contempler ton front avec terreur, De nous voiler les yeux à ta pâleur soudaine, Et, comme les enfants, de boucher à main pleine Nos oreilles à ta clameur.

-Mi HYMNE

Il vaut mieux célébrer ta céleste venue, Et rendre grâce à Dieu quand ta main imprévue Levant les lourds marteaux du logis paternel, Au sein d'une douleur qui nous pince et remue Fait retentir le grand appel.

Il fait bon te chanter, surtout quand l'infamie Menace nos vertus de son ombre ennemie, Et quand, suspendu sur nos fronts, Le crime se dispose à ternir notre vie Du soufflé de sa bouche et de ses noirs poisons.

A LA, MQ&T. 2*5

Ajors vienne la; mon ! mais au loîû les ténèbres, Les cris désordonnés et les voiles funébires Dont la crainte sevét la, mm

des tombeaux l'Arrière le squelette aux (WseafenlBMxides, La
poudre du cercueil et les longs vers avides Se traînant sur les os !

La mort a dépouillé ses formes redoutables,

La mort n'a plus rien de hideux :

C'est un ange au front pur, aux paroles aimables,

Avec un doux sourire éclatant dans les yeux , Un ami des humains pareil aux demi-dieux ,

116 HYMNE A LA MORT

Qui ne parcourt la terre et ses flancs misérables Que pour
anéantir nos tourments odieux , Et nous donner après les palmes
adorables De la gloire des deux.

A voir le peu de temps que va la chose humaine, Et combien sa
ruine est rapide et soudaine, On dirait, quand la mort a mis la
main dessus, Détendu ses ressorts, relâché ses tissas,

De veine en veine éteint la chaleur nourricière

Et donné la volée à l'âme prisonnière,

On dirait que pour l'homme en cadavre changé

Tout est fini sur terre , et qu'une fois rongé ,

Il n'y doit demeurer trace de son passage

Non plus que dans les cieux n'en laisse le nuage,

Ou l'ombre de la nuit sitôt que le soleil

A montré son beau front à l'orient vermeil.

Mais non : le vase d'or qui renferma le baume,
Après qu'il est brisé, laisse encor son arôme
S'exhaler dans les airs ; le temple aux contours purs
Qui garda l'Éternel à l'abri de ses murs,
Lors même qu'il n'est plus qu'un monceau de ruines,
Attire encor la foule à ses pierres divines :

Tout n'est pas terminé pour l'homme qui s'éteint, Non seulement au ciel et devant le dieu saint , Mais aussi dans les champs de l'existence humaine. L'homme en destruction , l'homme poussière vaine, Laisse encore ici bas quelque chose de grand , Qui n'est point de la vie et n'est pas le néant , Son tombeau I Le tombeau , noble et puissante masse, Qui lie à l'avenir le passé qui s'efface, Monument qui s'élève avec solennité Sur les confins du temps et de l'éternité, Et que l'ardent regret, enfant des cœurs sincères, Arrose constamment de pleurs et de prières, Afin de consoler les ossements poudreux Qui gisent pêle-mêle en ses flancs ténébreux.

I HYMNE

O soins touchants des morts et de la sépulture, Bons sentiments que Dieu mit dans notre nature, Vous êtes éternels, vous êtes aussi vieux Que la faoe du globe et te voûte des cieux !

On vous trouve partout : dans le fond des savanes, Sous le sauvage abri des pendantes lianes, Comme au sein des cités sur le seuil des palais Que le porphyre et l'or décorent à grands frais. Tout oe qui porte un cœur, une âme douce et tendre Peut, n'importe sa place, aisément vous comprendre, Et , sans qu'il soit be-

soin d'enseignements puissants, Vous comprendra toujours jusqu'au déclin des ans.

Oui , tant que par les airs l'astre doré qui brille Éclairera le froat d'an fils ou d'une fille, On verra l'humble terre ouvrir au bras mortel Son sein , pour recevoir Tassement paternel , Et le sombre eyprès, le gaaon ou la pierre Se tailler et monter en pyramide altzère, Pour raconter aux cieux, en signes éclatants, La grandeur de ta perte et le deuil des enflants. Aussi combien , malgré nos douleurs et nos larmes, Le séjour des tombeaux conserve eftoor de charmes ; Combien leur solitude émeut l'âme et souvent En dit plus que le bruit de ce monde mou vas t! Sous le couvert épais des funèbres ombrages, Aux douteuses clartés qui percent les feuillages,

Le souvenir des morts doucement agité Reparaît plein de force et plein de majesté.

Là, planant au-dessus des embarras du monde

Et largement lavé de toute fange immonde,

H éveille dans l'âme un plaisir noble et pur Gomme un beau ciel dont rien ne peut troubler l'azur.

La jeune fille morte en sa fleur virginale

Renaît avec des traits d'une grâce idéale;

Le jeune homme tombé comme un tendre sapin

Reprend le vif éclat de son brillant matin ;

Et, comme un marbre blanc sans taches et sans veines,

Le héros dépouillé des faiblesses humaines

Se remontre aux regards de son peuple attristé

Presque avec les rayons de la Divinité.

Tant la mort, comme un feu qu'un divin souffle anime, Épure
toute chose à sa flamme sublime, Et, comme un sel infect évapo-
rant le mal , Ne laisse que le bien au creuset sépulcral.

Les tombeaux, les tombeaux ! loin d'être délétère

L'air qui flotte alentour est sain et salubre,

Et l'être qui l'aspire y puise abondamment L'apaisement de
l'âme et l'encouragement.

Souvent , au seul aspect de l'urne de son père,

Un pauvre dégoûté de cette vie amère

A redressé le front et reprenant du cœur

Contemplé l'avenir d'un œil ferme et vainqueur.

Souvent, douce poulx à l'amour entraînée, Les deux pieds
chancelants et la tête tournée, Une enfant près de choir aux bras
d'un mortel S'est abattue aux pieds du cyprès maternel :

Mais la croix secourable et l'ardente prière Bientôt l'ont rele-
vée, et du froid cimetière . La vierge est revenue à Fantique ma-
noir, Plus calme et plus docile aux leçons du devoir. Enfin plus
d'une fois un marbre qu'on renomme Aux grandeurs de la gloire
a fait rêver un homme ; Plus d'un jeune Alexandre, au cou frêle et
penchant , Sur les cendres d'Achille a pleuré son néant; Et plus
d'un bien-aimé des nymphes d'Aonie A trouvé le secret de sa
belle harmonie,

En contemplant au fond de quelque panthéon
L'ossuaire fameux d'un Dante ou d'un Milton...
O grands morts, 6 héros, ô rois de la pensée !
O vous tous que l'envie et la haine insensée
Dès les premiers rayons de votre beau matin
De féroces abois poursuivirent sans fin :
Si la vie eut pour vous des orages sans nombre,
Si le sol d'ici-bas fut une plaine sombre,
Une arène fatale au combat incessant
Où chacun, de vos pas fut marqué par le sang,
Que votre tombe est belle, et que l'heure dernière
A bien payé les maux de votre vie entière
En vous donnant le calme et les hommages dus
A l'éclat surhumain de vos rares vertus!

Quel beau jour que le jour où plongeant sur vos âmes, La mort
, aigle vainqueur, dans ses serres de flammes Vous prit ; alors la
haine entr'ouvrit les deux yeux Et l'envie étouffa ses serpents
odieux !

Alors vous pûtes voir tout un peuple en alarmes Baigner vos
ossements de ses pieuses larmes; Mille lyres d'ivoire et mille
nobles voix Chantèrent vos travaux, bénirent vos exploits ; Les
bronzes meurtriers allumant leur tonnerre, Sur vos traces par-

tout firent trembler la terre, Les étendards baissés saluèrent vos os, Et votre deuil pompeux, dans les champs du repos, Entra d'une façon vraiment plus triomphale Que ne le fit jamais la majesté royale.

Ainsi, quand le jour meurt, et que le roi des cieux, Voyant l'ombre passer sur son front radieux , Se penche vers les flots, il semble que la terre, ' Sans voix durant l'ardeur de son feu salulaire, A ce moment fatal sente plus vivement Le grand vide qui va se faire au firmament.

Alors de tous les points de sa courbe divine,
De tous les lieux frappés par l'astre qui décline,
Du fond des vastes bois, des plaines et des mers,
S'élèvent tout à coup mille souffles divers ;
Mille touchants accords montent , et ce murmure,
Ce doux frémissement de toute la nature,
Gomme une hymne plaintif de regret et d'amour
Accompagne au tombeau l'astre mourant du jour.

Ah ! loin de ressembler à ces races légères Que dévore la soif des choses passagères, Et qui sur le présent fixant toujours les yeux Jettent au vent d'oubli les cendres des aïeux ; Conservons dans nos cœurs une longue mémoire De tous ceux que la mort a ravis pleins de gloire, Et pour qui la patrie, épuisant le Paros, De ses royales mains a bâti des tombeaux.

Soit que les sombres murs des hautes cathédrales Abrisent saintement leurs pompes sépulcrales, Ou soit que la nature

amoureuse du frais Fasse trembler autour la feuille des cyprès,

A l'heure où vient le soir, où les ombres tranquilles

Du haut des monts voisins descendent sur les villes,

A l'heure où, moins distraits par le fracas mortel,

Les cœurs écoutent mieux les douces voix du ciel ,

Adorateurs pieux des trépassés célèbres,

Tournons souvent nos pas vers leurs couches funèbres.

Là, près d'eux recueillis, sur leur tombe inclinés,

Pensons à leurs vertus, leurs travaux obstinés ;

Pensons que tout ce luxe et de marbre et d'image,

Qui reluit sur leurs corps, est le saint témoignage

Des admirations de la société,

Et le commencement de l'immortalité ;

Que dans le vaste amas d'existences humaines

Que l'Éternel répand sur les terrestres plaines,

Bien peu jettent assez de flamme et de splendeurs Pour doter
leur trépas de semblables faveurs; Que le bien et le beau sont les
deux routes sûres Qui mènent à l'honneur des belles sépultures ;
Mais que ces deux chemins ardu et meurtriers, Rebutent bien
des cœurs et lassent bien des pieds. Pensons à tout cela : puis,
rentrés dans la vie, Reprenons notre tâche avec la noble envie De
laisser à nos corps de pareils vêtements.

Méritons chaque jour d'illustres monuments, En attendant
que Dieu dans sa munificence Nous accorde plus haut la grande
récompense.

HYMNE A DIEU

HYMNE A DIEU

Lorsque le sang chassé par de puissants ressorts Du coeur de
l'homme a jailli comme Tonde, Il va roulant sa pourpre
vagabonde

Par les mille canaux qui sillonnent le corps;

De toutes parts il anime, il féconde, Donne aux pieds la vi-
gueur et la splendeur aux yeux, Et du cerveau caché sous une
voûte ronde Fait sortir la pensée en éclairs radieux :

Puis , lorsqu'il sent mourir sa chaleur souveraine, Et qu'il
rentre aux poumons noir, sans force et malsain,

L'air , le grand air de sa vivante haleine Comme le vieil Ésori le
rajeunit soudain :

Et, tout renouvelé par l'élément divin,

Riche de sève et fort de nourriture, Voilà qu'il redescend dans
l'édifice humain Avec une substance et plus rouge et plus pure.

Ainsi Tâme se meut au corps de l'univers ; Ainsi l'âme
l'inonde, et, passant au travers, D'innombrables beautés parsème
sa surface ; Ainsi l'âme envahit et féconde l'espace,

Brille dans l'air en sublimes flambeaux, Éclate en masses d'or,
en fleurs, en animaux, Et communique à tout la puissance et la

grâce ; Ainsi, Tâme , perdant sa chaleur efficace Et sentant décliner la force de son feu,

D'un vif élan remonte d'elle-même Au foyer •primitif, à la source suprême, Et va se tetter au grand souffle de Dieu.

Ah ! l'Éternel n'est pas l'artiste solitaire Qui, l'œuvre une fois faite et le moule jeté,

Rentre dans l'immobilité, Et voit, silencieux, les choses se défaire.

Dieu , toujours en activité, Et comme un bon manœuvre à la tâche excité,

Le coude en plein dans la matière, Dieu, riche de pouvoir, de grâce et de beauté,

A toujours de quoi satisfaire Aux besoins renaissants de la vitalité.

Par l'immense univers nulle âme n'est soustraite A l'immense regard de son œil vigilant.

A DIEU. »tt

L'humble ciron et l'éléphant,

Le corps léger de l'alouette, Et l'orbe ehevdb de l'ardente comète, Reçoivent tous, chacun dans* leur cercle mouvant* Les effluves d'ainour que son âme secrète

Et verse à flots dorés sur l'ombre du néant.

Dieu brasse de la vie-et jette Petistebe* ...

Sans calculer le nombre et le feu qu'il y met :

Souffler la vie est son essence,

Conserver l'être est sa puissance, Et quand il le détruit, toujours il le refait Avec plus de largeur, plus de magnificence

Et de splendeur qu'il n'en avait.

Aussi de tous les points de la plaine du monde, Du centre des rayons et de l'extrémité ,

Quelle aspiration profonde Au cœur toujours battant de la divinité !

Quel élan magnifique et^atreHe «ourse ardente !

Quel concours d'éléments divers, De soleils vieillissants, de globes entr'ouverts,

De feux mourants, de flots amers, Avides de briser leur forme pâissante Et de se rajeunir dans l'âme effervescente

Du Créateur de l'univers.

Non, jamais on ne vit dans l'antique carrière

Plus de chars si vite emportés, Jamais on n'entendit à travers la poussière, Pour l'ineffable but, la palme populaire,

Bondir plus de cœurs agités; Ja m ais au noir ^Mirant ^d*une sombre mêlée On ne vit l'œil en feu, la tête échevelée, Plus de fougueux guerriers prendre un rapide essor Pour saisir à la main et de pleine volée

La victoire aux deux ailes d'or.

si

*4» • ËYMNtt

Heureuse l'âme à qui l'enveloppe fait faute

Et que la main du temps dépouille par lambeau ;

Elle est près de sortir d'un lugubre tombeau

Pour atteindre aux splendeurs d'une sphère plus haute;

Elle est près d'endosser un vêtement plus beau ;

Heureuse l'âme à qui le corps fait faute!

Mais plus heureuse encore est celle qui, sachant Qu'elle reu-
ferme en soi des Ui^y jj^ pnor j^Uffgp • N'attend point pour
partir et déployer les ailes Que la mort lui donne le vent !

Bienheureux, bienheureux celui qui se consume Dès le jeune
âge en désirs radieux !

Qui ne pense qu'au ciel et dont Pâme s'rflume

A l'espoir d'arriver à mieux, Et qui, tel que l'aiglon, oiseau
faible et sans plume,

Mais ardemment épris des cieux, Dès le nid se soulève et déjà
s'accoutume A fuir le globe soucieux !

O mon âme, courage ! imite dans ta sphère L'exemple immor-
tel des aiglons,

Fuis les voraces cris de l'épaisse matière , Dégage-toi des viles
passions.

Que tes deux yeux tournés vers la sainte lumière Boivent son
rayon enchanté,

IIU HYMNE

Et ne perdent jamais dans la vaste carrière L'horizon idéal,
source de la beauté.

Qu'importe que' k terre, enivrante syrène, Pour mieux te rete-
nir dans les chaînes du corps, Déroule autour de toi la grâce
souveraine

De ses mélodieux accords ; Qu'importe les parfums de son hu-
mide haleine

Et ses magnifiques couleurs ; Qu'importe même autour de la
terrestre plaine

Le firmament et ses splendeurs :

Monte, mon âme, monte au grand foyer des âmes, Va de toute
ton aile au réservoir des flammes,

Dirige là ton vol de feu, Monte, monte toujours, et ne fiais
point de pauses, Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,

Rapproche-toi toujours de Dieu !

ÉPILOGUE

Les chants sont achevés, c'est Dieu qui les commence, C'est Dieu
qui soutient leur essor,

Et c'est lui qui devait avec magnificence Inspirer leur dernier
accord.

Avec lui, comme au son de la lyre thébaine

Jadis Amphion l'a tenté, Avec lui j'ai voulu de la famille humaine

Bâtir l'idéale cité.

J'ai voulu revêtir et le marbre et la pierre

De l'éclat de sa majesté ; J'ai voulu que son nom fût la pierre angulaire

ÉPILOGUE. tti

Du temple de la Liberté.

Peut-être, pour oser une chose pareille, Surtout pour la mener à bien,

Fallait-il une voix plus sonore à l'oreille, Un archet plus fort que le mien \

Peut-être fallait-il une âme plus croyante, Peut-être de plus saints concerts,

Des chants pareils à ceux que l'antique hiérophante Versait à longs flots dans les airs.

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience A soupiré l'esprit de Dieu ;

ÉPILOGUE

Le grand désir du bien a causé ma licence, Et de force il me tiendra lieu.

Oui , quoiqu'il se rencontre en cette symphonie Des tons et des rythmes divers,

L'Éternel, je l'espère, en sera l'harmonie, Comme il Test de tout l'univers.

En empruntant à la mythologie le personnage de Cybèle , Fauteur s'est détourné un peu du vieux sens de la fable : en cela il a usé de la liberté poétique. Cybèle est seulement ici la personnification de la terre , comme l'homme est celle de l'humanité.

C'est l'hypothèse de Descartes et de Leibnitz que l'auteur a cru devoir suivre relativement à la formation du globe. Quant à la gradation des êtres dans leur apparition sur la terre, il s'est conformé, autant que possible, au système de Cuvier.

La Bible , Homère , Platon, représentent les hommes primitifs comme des géants. Vico s'exprime ainsi sur le mariage dans sa Philosophie de l'histoire :

Le mariage fut accompagné de trois solennités. — La première est celle des auspices de Jupiter, auspices tirés de la foudre qui avait dé-

cidé les géants à les observer. De cette divination, aortes, les latins définirent le mariage, omnis vitæ consortium, et appelèrent le mari et la femme, consortes. En italien , on dit vulgairement que la fille qui se marie prende sorte. Aussi est-ce un principe du droit des gens, que la femme suive la religion publique de

son mari. — La seconde solennité consiste dans le voile dont la jeune épouse se couvre , en mémoire de ce premier mouvement de pudeur qui détermina l'institution des mariages. — La troisième , toujours observée par les Romains , fut d'enlever l'épouse avec une feinte violence , pour rappeler la violence véritable avec laquelle les géants entraînaient les premières femmes dans leurs cavernes. (Vico, traduction de M, Michelet.)

Les premiers pères furent à la fois les sages , les prêtres et les rois ou législateurs de leurs familles. Ils durent être dans la famille des rois absolus , supérieurs à tous les autres membres , et soumis seulement à Dieu. Leur pouvoir fut armé des terreurs d'une religion effroyable, et sanctionné par les peines les plus cruelles. C'est dans le caractère de Polyphème que Platon reconnaît les premiers pères de famille. (Vico, traduction de M. Michelet.)

HYMNE A LA FRANCE

Dans cet hymne , l'auteur a essayé de faire la contre-partie de la Marseillaise. Il a voulu donner

au public un chant national, pacifique et religieux tout ensemble , ce qui dans sa pensée n'implique pas la condamnation de la Marseillaise , et ce qui n'empêche pas son application en temps et lieu , c'est-à-dire toutes les fois que la France aura besoin de repousser l'ennemi , de venger sa dignité blessée , ou de soutenir les droits de l'humanité.

CHANT DE VICTOIRE

Ce chant, fait à l'époque de la prise de Constantine, est une des nombreuses expressions du sentiment de joie qui anima la

population française à la nouvelle de cette conquête. Il exprime aussi le sens humain et religieux dans lequel il serait à désirer que la guerre fût conduite aujourd'hui.

HYMNE A DIEU

La comparaison qui forme la première strophe de cette pièce est tirée de la physiologie. C'est le phénomène de la respiration et de la circulation du sang dans le corps de l'homme.

La circulation s'opère , à très-peu près , de la même manière , dans l'homme , les quadrupèdes vivipares, les cétacés et les oiseaux. Le cœur est comme le tronc commun où viennent aboutir toutes les veines et d'où partent toutes les artères du corps. Mais il existe une différence remarquable entre l'arbre du système veineux et l'arbre du système artériel, qui viennent appuyer chacun leur tronc sur le cœur. Premièrement, le système veineux ramasse, par de petits rameaux dispersés dans toutes les parties du corps , le sang artériel

qui a servi à les réparer. Ce sang est doue appauvri, mais il reçoit en sa route , pour retourner au cœur , toutes les substances réparatrices que les sécrétions lui préparent. Enrichi des trésors que lui fournissent la nutrition , l'absorption des lymphatiques, etc. , il s'avance vers l'oreillette et le ventricule droit du cœur , qui l'envoie au poumon, où il se ramifie en vaisseaux capillaires extrêmement fins. Là , sa nature est changée par Faction de l'air, ce principe que les anciens nommaient / *abulum vitæ* ; il perd ses qualités de sang veineux ; il acquiert une couleur rouge éclatante ou vermeille , au lieu de rouge sombre qui le distinguait. Il passe dans les extrémités capillaires des artères pulmonaires, redescend au tronc vers le cœur gauche , qui le distribue par l'aorte à

tout le corps, le pousse jusqu'aux extrémités les plus éloignées, où il porte la nutrition, le mouvement et la vie ; et c'est de là qu'il est repris

par les veines. Ainsi le sang artériel est centrifuge, le sang veineux centripète. (Dictionnaire iVhisioire naturelle.)

TABLE

TABLE

Pages.

Avant- propos i

Invocation * 13

il. Hymne au Soleil 35

TABLE

m. Hymne à la Nuit. 51

it. Hymne à la Mer 53

y. Hymne aux Montagnes. *. 56

yi. Hymne à la Liberté 71

th. Hymne au Travail 81

nu. Hymne à la Vigne 91

». Hymne au Froment. . 103

x. Hymne au Mariage 117

xi Hymne à la Famille 133

xii	Chant du Poète	145
xiii.	Hymne à l'Amitié	157
xiv.	Hymne à la France	163
xv.	Chant de Victoire*	171
xvi.	Hymne à la Candeur	131

TABLE

xtii.	Hymne à la Charité	187
xviii.	Chant des Vieillards	195
xix.	Hymne à la Mort.	207
xx.	Hymne aux Tombeaux	217
xxi.	Hymne à Dieu	233

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chantscivilsetro1barbgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.